CARTAILHAC

Huit Jours en GRÈCE

à Monsieur Abadie - Dutemps

hommage affectueux

E. Cartailhac

HUIT JOURS EN GRÈCE

I

LES ORIGINES DE L'EXCURSION. — MARSEILLE ET LE MISTRAL. — A BORD DU *Sénégal*. — PLAISIRS ET TRAVAUX DES PASSAGERS. — ENTRÉE DANS LE GOLFE DE CORINTHE.

La Grèce est une terre sacrée, le berceau de notre littérature, de notre philosophie et de tous les arts. Les grands esprits ont fait à l'envie son éloge, à l'époque romaine, à la Renaissance et de nos jours ; mais il n'y a guère plus de cent ans que les érudits recherchent, étudient et décrivent ses monuments ; dans ces vingt dernières années, les découvertes se sont multipliées de telle sorte que l'histoire grecque a été éclairée, complétée, transformée dans des proportions inattendues.

Les muses elles-mêmes, revenues au milieu de nous sur les bas-reliefs de Mantinée ciselés par Praxitèle, nous ont dévoilé leurs mystères ; nous avons enfin entendu et compris tout ce qu'elles ont inspiré et dicté. La légende est vérifiée : Les héros sont sortis tout armés de leur tombe, les femmes, parées pour de nouveaux triomphes, ont paru à l'appel de leur nom ; et nous n'avons pas rêvé, car voici les armes de bronze et les parures d'or merveilleuses.

Des livres superbes sont consacrés dans tous les pays à ces conquêtes de l'archéologie. A Londres, Munich, Berlin, Rome, Paris... les musées, à côté des sculptures originales arrachées jadis à leur pays natal, possèdent les moulages des œuvres principales récemment exhumées et que la nation

grecque entend conserver désormais chez elle comme son plusprécieux héritage.

Mais jamais une image, quelque habile ou artistique qu'elle soit, n'a donné une idée suffisante des beautés de la nature. Les photographies, en vain perfectionnées, ne laisse nt pas comprendre la valeur d'un monument que le génie de l'homme a su créer et mettre en harmonie avec le milieu. Quant au plâtre banal, il ne possède pas les qualités du marbre, c'est une trahison de l'art.

Il faut donc, si l'on veut entrer en communication avec la Grèce retrouvée, aller vers elle.

Ce pèlerinage n'est pas permis au grand public, même le plus soucieux des choses de l'intelligence. Le bateau coûte cher, et, bien que le pays soit petit, les excursions y sont difficiles, longues et onéreuses, en dehors des voies ferrées encore peu développées. Des diplomates, quelques privilégiés de la fortune, les premiers de notre École normale, voilà tous ceux qui ont pu aller à Corinthe.

O fortunatos nimium sua si bona norint !

Nous espérions depuis longtemps, mais en vain, que les archéologues d'Athènes se décideraient à organiser un de ces congrès internationaux qui favorisent si bien la circulation des touristes de la science, des lettres et des arts, lorqu'un ancien membre de l'École française d'Athènes, l'un de nos meilleurs érudits et des plus aimables, eut l'idée qu'on pourrait louer un des grands paquebots de la Méditerranée et faire à son bord, en quinze jours, une croisière archéologique assez complète. Un certain nombre de localités de premier ordre ne sont guère éloignées du littoral. On peut leur consacrer la journée, revenir le soir à bord et filer la nuit pour atteindre à l'aurore un autre point.

Le projet, communiqué à l'administration du *Tour du*

Monde, fut accueilli. Ce journal qui a rendu, sous l'impulsion d'Edouard Charton, des services universellement appréciés, a pour directeur M. Emile Bourgeois, ancien élève de l'École normale, à qui les innovations ne font pas peur. La maison Hachette accepta l'entreprise. La Compagnie des Messageries maritimes, consultée, fit une réponse favorable. L'affaire parut financièrement pratique.

Un ancien membre de l'École d'Athènes, M. Monceaux, professeur au lycée Henri IV, auteur de remarquables ouvrages sur la Grèce, fut prié d'être le guide de l'expédition à effectuer aux vacances de Pâques.

A ce même moment devait avoir lieu, à Athènes, la reprise solennelle des jeux olympiques. C'était un attrait de plus ajouté à tant d'autres.

Le premier obstacle rencontré par le *Tour du Monde* fut la rapacité de la Presse, qui refusa d'annoncer le voyage sans être largement payée. Certain journal demanda 2,000 francs ! On put se passer de lui.

D'autre part, le public lui-même hésitait. Chacun de nous a entrevu ces groupes d'Anglais, d'Américains et d'Allemands que promènent un peu partout les agences d'excursions. Jamais nous n'aurions voulu d'une tournée en Grèce dans ces conditions banales.

Quatre mots ajoutés tardivement au programme firent disparaître nos hésitations : « Les dames sont admises ». Une maison grave comme la librairie Hachette ne parle pas à la légère. Les dames sont admises ! Cela veut dire que l'expédition est assurée de ce confortable sans lequel un voyage de ce genre serait trop pénible, du bon ordre sans hâte excessive et surtout de cette élégante courtoisie dont les esprits cultivés ont un impérieux besoin.

Aussitôt cent soixante passagers sont inscrits et Paris télégraphie aux retardataires que la liste est close. Vous croyez peut-être que ceux-ci se tiennent pour satisfaits ? Quelle erreur ! Cinquante partent pour Marseille, décidés

à coucher sur le pont ou dans la cale, résolus à tout, excepté à rester à terre. Le bureau des Messageries, sur la Cannebière, ne vit jamais un pareil assaut; finalement, il céda — au fond il ne demandait pas mieux — et voilà pourquoi nous étions sur le *Sénégal* quatre ou cinq dans nos cabines au lieu de deux ou trois. Je dois dire que nous n'avons pas eu à regretter cette multiplication : au nombre des derniers venus étaient quelques-uns des meilleurs d'entre nous, et trois jeunes vainqueurs aux jeux olympiques.

Parmi ces gens arrivés de divers côtés, réunis par hasard, personne dont la présence, durant ces quinze jours de vie commune, ait pu être un seul instant regrettée. Nous n'avons pas entendu de discussion fâcheuse, il n'y a eu aucun froissement, pas le moindre détail irrégulier! Athéna, la grande déesse vers qui nous allions, a fait ce miracle.

Nous sommes donc arrivés à Marseille le dimanche des Rameaux. Dans les trains, les hôtels, les rues mêmes, on se rencontrait, on se devinait passagers du *Sénégal*.

Né dans la rue Saint-Ferréol, à deux pas de la Cannebière, je ne fus pas surpris de l'accueil que nous avait réservé le mistral; mes compagnons le trouvèrent un peu glacial et de manières par trop brusques. Les Toulousains regrettaient le vent d'autan. Le fait est qu'avec la poussière, les cailloux aussi tourbillonnent, et qu'à Notre-Dame-de-la-Garde, au tournant de l'église, nous sommes saisis avec violence et dispersés, flanqués les uns à quatre pattes, les autres contre les murs dans des situations également bizarres.

Il y a, même à Marseille, des gens qui détestent le mistral; c'est pour eux un souvenir du temps jadis, où l'on disait : la Provence a trois fléaux : le Parlement, la Durance, le mistral. Nos députés se sont chargés de faire

regretter les Parlements; la Durance est un bienfait de Dieu pour la grande ville, qu'elle abreuve et qu'elle arrose. Pourquoi le mistral ne serait-il pas un grand calomnié ? Je pense qu'il aura son jour de réhabilitation, lorsqu'on aura compté le nombre des microbes néfastes qu'il jette à la mer, ou qu'on aura transformé sa puissance en force industrielle.

En attendant, ne lui devrons-nous pas les belles vagues écumantes qui vont draper la jetée de la Joliette et les roches du Château d'If ? Puis il enflera nos voiles et favorisera notre marche.

Toutefois, il ne faut pas abuser des meilleures choses. Un peu de mistral, c'est bien. Mais celui que nous avons, c'est trop. Nous l'apprenons en arrivant au port de la Joliette et sur notre paquebot : La mer au large est démontée, et nous ne pouvons pas sortir de la rade !

La tristesse a régné d'abord sans partage, car nos excursions sont combinées de telle sorte qu'un retard de quelques heures peut les compromettre. Le commandant du *Sénégal*, MM. Bourgeois et Monceaux tinrent conseil et un nouvel ordre de marche, basé sur douze heures de retard, fut transmis par le télégraphe à nos correspondants en Grèce : le navire forcera une nuit sa vapeur, nous nous lèverons à l'aurore plusieurs jours de suite, mais le programme tout entier sera exécuté.

Rassurés, dès lors, nous reprenons notre calme et notre bonne humeur. Séparés en fait de Marseille, nous inaugurons notre vie nouvelle.

Les Messageries nous ont livré un de leurs meilleurs paquebots. Ce n'est pas le dernier type, mais le *Sénégal* est très grand, solide et bon marcheur.

En visitant notre domaine, la dunette et le gaillard d'avant, les salons, le fumoir, le pont et l'entrepont, nous avons l'agréable surprise de rencontrer des amis et des connaissances. Nous voyons, sur la liste imprimée qui vient de

nous être remise, les noms de MM. Larroumet et Poincaré, de l'Institut; Salomon Reinach, des musées nationaux; Lefranc, du Collège de France, l'heureux inventeur des poèmes de Marguerite de Navarre; puis, des professeurs de la Sorbonne, des lycées de Paris, de Versailles, de Troyes, de Brest, de Grenoble, d'autres de Genève, de Neuchâtel, de Liège. Il y a treize docteurs en médecine, autant d'avocats de tous pays et, parmi eux, le sénateur Janson, chef du parti radical en Belgique; cinq ou six prêtres, dont un professeur de l'Institut catholique de Paris. Chose étrange, un seul artiste!

Trente dames américaines, anglaises, belges, suisses et françaises; parmi ces dernières, deux professeurs agrégées des lycées de jeunes filles d'Auxerre et de Toulouse.

Si l'on note les origines, on observe que Paris a fourni le plus grand nombre de ces passagers; Rouen, Lyon et Toulouse ont envoyé de forts contingents; le reste de la France, de rares isolés. La Belgique et surtout la Suisse ont des représentants assez nombreux.

Enfin, parmi les jeunes gens, tout un groupe est attiré uniquement par les jeux olympiques. L'Acropole d'Athènes, les trésors de Mycènes, l'Hermès de Praxitèle, ils ignorent tout cela, et le reste; mais parlez-leur du stade des courses, des luttes, des assauts.

Voilà donc les éléments de notre compagnie, une belle compagnie, certes! Quel charme, quel profit les conversations nous promettent!

En attendant, le mistral souffle toujours en tempête; le soleil, en s'abaissant, inonde de ses rayons de pourpre les quais des grands bassins; les mille fenêtres des maisons et des docks, les vitraux de la Major, la neuve cathédrale bysantine, étincellent un moment; l'ombre descend rapide sur Marseille et la montagne de « la Bonne-Mère » disparaît dans la brume, après avoir brillé la dernière des feux du jour.

A bord, les lampes électriques se sont allumées ; la cloche sonne et notre salle à manger est bien vite envahie. Il n'y a que cent couverts, nous dînerons en deux séries. Tout serait bien, si les cordes tendues sur la table, pour retenir au besoin les verres, les bouteilles, les plats, ne nous rappelaient roulis et tangage.

Les divers éléments de notre bande commencent timides à prendre contact, on se regarde, on s'observe.

Cependant, la soirée s'achève plus gaiement du côté des Méridionaux et vers dix heures nous sommes au repos dans nos couchettes. Elles sont dures, étroites, mais qu'importe à des Gaulois qui vont au temple de Delphes.

Le silence des nuits est inconnu à bord des grands paquebots. Sans parler du bruit des flots, il y a les grondements de la machine et de l'hélice, et, même quand on est à l'ancre, ceux des dynamos. La cuisine aussi ne chôme guère et malheur aux voisins de la souillarde !

Nous n'avons pas grand'peine à être réveillés, lorsque sur notre tête le vacarme annonce l'appareillage. Conformément aux prévisions, nous pouvons partir au point du jour. En un tour de main, nous avons fait une sommaire toilette, et déjà sur le pont nous embarrassons la manœuvre. Quelle patience ont ces matelots ! Avec quelle douceur vingt fois ils répètent : Prenez garde ! passez à gauche ! passez à droite ! Attention ici ! là ! sur votre tête ! à vos pieds ! — Le fait est que les amarres hissées à bord par les dévidoirs à vapeur courent un peu partout et auraient vite fait de casser quelques jambes.

Le cabestan fonctionne à son tour et ramène les ancres dont les lourdes chaînes descendent bruyantes à la cale. Entre temps, les coups de sifflets des officiers et des maîtres cinglent l'air.

Le petit et puissant remorqueur des Messageries, qui avait passé la nuit auprès de nous, se met en marche et, par une courbe, entraîne le *Sénégal* de l'autre côté de la passe.

Son rôle est terminé, nous sommes en mer. Il se dégage et retourne en bondissant sur les vagues hautes, tandis que notre puissante hélice entre en fonction et bat les flots. Nous sommes partis et filons douze nœuds.

Les prudents, ils sont nombreux, après avoir salué les îles du Château-d'If, redescendent dans la batterie et vont chercher sur leur couchette à éviter le mal de mer. D'autres, mieux inspirés peut-être, s'installent au grand air, çà et là, sur les chaises longues ; le pont présente dès lors le curieux aspect des grandes traversées. On parle peu, nous avons presque tous des appréhensions, et quelques visages pâlis ne sont pas faits pour nous rassurer. Chacun bientôt sera fixé sur son avenir. L'expérience acquise dans d'autres traversées n'est pas toujours suffisante. Les mouvements de l'estomac dépendent de notre âge, de notre état momentané, de l'atmosphère, de la mer, du navire. Heureux ceux qui constatent leur force de résistance, ils jouiront intégralement de tous les plaisirs promis. La proportion a été au-dessous du quart de notre effectif, dans les mauvais moments.

Le jour est venu. Le soleil s'est levé derrière la côte rocheuse et nue, mais les nuages l'ont caché à nos yeux.

A l'arrière paraît presque aussitôt la *Ville-de-la-Ciotat*, des Messageries maritimes, qui devait comme nous partir la veille, et qui va en Australie et au Tonkin. Elle porte le général Doods et un nombreux personnel militaire et administratif. Nous avons assisté aux adieux des familles et vu couler des larmes. Ces passagers ne vont pas comme nous à une trop courte partie de plaisir ; que Dieu les protège !

La *Ville-de-la-Ciotat* marche plus vite que le *Sénégal* — qui n'a nul besoin de filer son maximum. — Elle prend notre gauche et parfois nous présente son pont en façade, puis se relève et penche également à babord ; bientôt nous la perdrons de vue.

La terre s'abaisse, s'éloigne et disparaît au bout de quelques heures. Les longues-vues et les jumelles pourtant ne resteront pas inactives et fouilleront souvent l'horizon. La moindre voile sera un événement dans notre petit monde. Il suffira d'une mouette ou d'un goëland tournoyant sur notre sillon, d'une pauvre hirondelle ou d'une grive qui viendra se reposer sur nos cordages pour captiver notre attention. Une seule fois, pendant ces quinze jours, nous avons vu les dauphins, si communs d'ordinaire dans la Méditerranée.

On sait quelle place importante la cuisine tient à bord. La mer donne grand appétit ; puis un estomac bien lesté est encore ce qu'on a trouvé de mieux pour résister au roulis. Entre six et sept heures, thé, chocolat, café ; de neuf à onze, déjeuner sérieux ; de une à deux, lunch massif ; à quatre, du thé ; de six à huit, dîner ; à dix, encore du thé ; la journée est bien remplie.

Les bœufs, les veaux, les moutons, les agneaux, les poules, malheureuses victimes destinées à une fin prochaine, sont entassés à l'avant dans des compartiments à claires-voies. Le *Sénégal* emporte en outre pour 30,000 francs de conserves. Le pain sera cuit chaque matin.

Dans le fumoir sont affichées les cartes géographiques en rapport avec notre voyage et les avis officiels : programme des excursions, annonce des messes, liste des objets trouvés et perdus, etc., etc. Dix fois par jour on va voir s'il y a quelque chose de nouveau !

A côté, on sert un délicieux café turc et le raki, cette anisette médiocre affectionnée de l'Orient. Ici on fait un wisth, là on joue au trictrac. D'autres, mieux inspirés, écoutent, fixent l'horizon, rêvent !

Le salon des secondes est transformé en cabinet de travail et, par les soins de la maison Hachette, une petite bibliothèque y est installée : *L'Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, de Perrot et Chipiez ; *La Sculpture grecque*, de Collignon, *La*

Géographie, de Reclus et d'autres bons ouvrages. Est-ce bien le moment de travailler ? Assurément non ; mais on regarde les images, on rappelle ses souvenirs, et au retour des excursions on les précise.

Les sons du piano nous ont quelquefois appelés au salon ; de belles voix y chantaient des airs classiques ou à la mode. Et, à ce propos, je dois faire l'aveu qu'il ne s'est pas trouvé là un Méridional capable de faire entendre la *Coupe Sainte* ou la *Toulousaine.*

Le soir, le salon est envahi par un public élégant et paré. Plusieurs de nos belles dames, invisibles dans la journée, font alors assaut de toilettes, comme aux eaux ou sur la plage. Nos Anglaises et nos Américaines ont le prix dans ce jeu-là. Les Françaises sont plus modérées, elles savent que leurs mérites personnels et la grâce de leur esprit valent mieux qu'un changement à vue de costume. A nos soirées, surtout vers la fin du voyage, apparaissaient mutines, des figures, d'ailleurs jolies, qui n'avaient certainement débarqué ni à Delphes, ni à Olympie, ni surtout à Delos. Mystère et jeux olympiques !

Ce ne sont pas elles, non plus, qu'on voyait à nos réunions savantes ; car nous avons eu des conférences avec projections photographiques. Deux ont été faites par M. Monceaux et une troisième par M. Homolle, le directeur de l'Ecole d'Athènes et des fouilles de Delphes et de Delos.

La plupart des clichés avaient été confiés par la Faculté des lettres de Toulouse, et M. Fontaine, professeur au lycée de Versailles, a bien voulu manœuvrer l'appareil.

Ah ! ce n'est pas chose banale que de telles soirées en pleine mer. N'avions-nous pas quelque droit, en cherchant un terme de comparaison, d'évoquer le souvenir de celles du *L'Orient* qui, sur la même route, portait, il y a cent ans, Bonaparte et les premiers membres de l'Institut ! Et cela nous incitait à causer de l'Egypte, des fautes de nos gou-

vernants, etc., etc. Mais on cessait vite de parler politique! D'ailleurs, il n'y a pas à bord que des Français et, dans ces conditions, il n'est permis de se disputer qu'en prenant parti pour Aristide ou Thémistocle, pour Sparte ou Athènes!

A peine avions-nous perdu de vue les côtes de France, que nous avons vu se rapprocher celles de la Corse, dont les montagnes étaient couvertes de neige, si largement et si bas que nous ne pouvions en croire nos yeux. Songez-donc, au mois d'avril, en pleine Méditerranée, la neige à 600 mètres d'altitude. Il y avait de quoi modérer les craintes de ces Parisiens qui ont toujours peur du soleil méridional et qui avaient déballé déjà casques blancs et voiles verts.

De nuit nous franchissions le détroit de Bonifacio. Au matin la terre est invisible et le ciel couvert. Des orages noirs paraissent et disparaissent à l'horizon; nous avons même le spectacle trop lointain d'une trombe. Dans l'après-midi, nous passons en vue des petites Lipari, que S. A. I. et R. l'archiduc Louis Salvator, le prince hospitalier de Majorque, vient de décrire dans sept grands et beaux volumes. A la tombée du jour, nous laissons à gauche la pyramide sombre du Stromboli, couronné de ses feux intermittents et de son panache de fumée ; nous nous engageons dans le détroit de Messine, un moment illuminé par l'éclairage au gaz et les feux électriques de cette ville.

Le troisième jour commence avec un beau ciel et le grand bleu de notre mer se laisse longtemps admirer, ce bleu sombre incomparable. La terre, la terre de Grèce, enfin, apparaît au loin dans la brume grise.

Nous cinglons vers le golfe de Lépante. Au fond surgissent les pics neigeux de l'Albanie; au premier plan, d'un côté, le cap de Leucade où les amants désespérés, comme Sapho, cherchaient la mort qui fait tout oublier ; de l'autre, le massif de Céphalonie aux cimes perdues dans les nuages.

Voici la pointe d'Ithaque.

Avec quelle émotion nous regardons ce mélancolique rivage, ce rustique pays où apparaissent, aux flancs de collines rocailleuses et sèches, quelques traces de champs cultivés à côté de bois rabougris. C'est Ithaque, l'île jadis couverte de forêts, arrosée d'eaux vives, riche de grands troupeaux de bœufs. Les hauteurs du premier plan, bien que faibles, nous cachent Vathy, ville neuve, assise au bord d'un golfe profond, et nous n'entrevoyons pas un seul des sept mille habitants dont Schliemann a vanté le pur type grec et la beauté.

En vain cet enthousiaste d'Homère a-t-il fouillé partout avec son ardeur sans égale, il n'a rencontré nul vestige certain du palais d'Ulysse. Seules, de tous les lieux que signale l'Odyssée, les douze étables où Eumée enfermait ses porcs paraissent retrouvées. Nous contemplons de trop loin le sommet escarpé, mais peu élevé d'ailleurs (180 m.) du mont Aëtos, où l'on voit encore, autour d'une acropole cyclopéenne, deux mille maisons également bâties en blocs volumineux ou creusées dans la roche vive.

Pendant deux heures nous avons navigué le long de l'île ; le soleil a fini sa course et la nuit ombrage la terre. Un paisible sommeil coule dans tous nos membres, comme disait Homère. Demain nous serons réveillés à quatre heures, à Itea, dans le golfe, au pied des montagnes de Delphes et du Parnasse.

II

DÉBARQUEMENT A ITEA. — LE PARNASSE ENTREVU. — ROUTE DE DELPHES. — ASCENSION DE LA VOIE SACRÉE. — LE TEMPLE D'APOLLON ET SON ENTOURAGE. — UNE SURPRISE AU THÉATRE. — LE LUNCH DANS LE BOIS SACRÉ D'ATHÉNA. — LE MUSÉE. — LES DISCOURS. — LA PLUIE.

J'ai vu les Hollandaises consacrer leur matinée à laver à grande eau la façade des maisons, les petites bonnes Galloises de Londres se complaire de longues heures à la toilette des rez-de-chaussée, celles de Mahon passer leur temps à blanchir leur cuisine au lait de chaux et à savonner la rue. Il y a mieux : pour la propreté, les marins en remontrent au monde entier ! A l'aube, ils font leur prière en brossant vigoureusement le pont sous des torrents d'eau. Quand ils ont ainsi passé sur votre plafond, si vous pouvez encore dormir, je vous fais mon compliment. La cloche, promenée bientôt après dans la batterie par le garçon et sonnée en cadence de l'arrière à l'avant, joue en général un rôle superflu. Nous sommes réveillés, habillés à peu près, déjà sur le pont, c'est le cas de le dire ; drapés dans nos plaids écossais et multicolores, nous regardons au large et interrogeons le ciel.

Nous avons mouillé cette nuit dans la petite baie d'un pauvre port de pêcheurs, Itea. Le village s'étend sur la plage encore obscure et silencieuse. Mais, plus haut, les montagnes se dessinent mieux et le Parnasse les domine de son double front couvert de neiges immaculées et lumineuses déjà des premiers reflets de l'aube.

Le ciel est pommelé ; en dépit du proverbe, nous nous plaisons à penser qu'il est trop tôt pour pouvoir deviner le temps de la journée.

Les barques d'Itea se détachent et accostent le *Sénégal*. Point de retardataires parmi nous, personne ne veut être le dernier ; on se presse à la coupée, on dégringole, on prend place et nous gagnons l'estacade.

Dix carrosses sont réservés aux dames, calèches antiques venues assurément de Berlin ou de Vienne à l'avènement du roi Othon, assez délabrées, mais dont les attelages se sont bien conduits. C'est miracle d'avoir pu les réunir dans ce pays perdu d'Itea. Le prix de 12 francs par place n'est pas exagéré.

Nous, nous avons, pour nos 8 francs, des montures autrement pittoresques.

Ce n'est pas sans inquiétude que j'ai contemplé le quai encombré de ces animaux et de leurs guides, hommes et femmes aux vêtements rapiécés, misérables, et quand même d'une couleur locale fort réussie. Tous les auteurs, à la suite de Chateaubriand et d'Edmond About, ont fait à l'envi, des mulets et des ânes de la Grèce, de leurs caprices, de leurs sentiments originaux, un tel tableau, que mes craintes étaient excusables, car, je n'ai jamais pensé qu'il y ait quelque gloire à se casser la tête dans une excursion et à se faire rapporter en morceaux à la famille éplorée. Pour en finir avec mes incertitudes, constatant d'ailleurs que tous les harnachements sont également primitifs, j'opte pour le premier bourricaud venu et je l'enfourche.

Eh bien ! j'ai le devoir de rendre à cet animal et à se, frères un public hommage de reconnaissance. Le nombre des mal élevés a été d'un et demi pour cent. La proportion fait honte à l'espèce humaine. Mon camarade a été parfait ! et si j'ai rapporté un pénible souvenir de sa compagnie, je le dois uniquement à de menus détails de la selle fort originale de bois sculpté : j'aime l'ethnographie et les reliques des vieux âges, le hasard m'a servi à souhaits.

Nous voilà donc en route, impatients, la tête haute. Nous suivons dans la plaine de Krissa, aujourd'hui Chrysos

un chemin carrossable, les voitures nous dépassent, et aussi les grands chars qui portent maîtres d'hôtels, cuisiniers, garçons et déjeuner ; nos vœux les accompagnent.

Nous croisons une file de dromadaires tartares qui viennent avec quelques marchandises de la sauvage Épire. Nous traversons un grand bois d'oliviers, interrompu par des champs assez bien cultivés et des vignes, que de faibles levées de terre séparent. Deux kilomètres plus loin, la grand'route tourne à gauche, nous prenons à droite un sentier de traverse et nous commençons à grimper. Il nous faut atteindre la cote 600. Si la pente est généralement modérée, parfois elle prend l'allure du plus raide escalier, et même, dans le dernier village traversé, nous montons véritablement à pic. Je frémis à l'idée qu'un des cinq ou six cavaliers qui zigzaguent sur ma tête peut tomber avec sa bête et entraîner les autres sur mes chers appareils photographiques. A quel péril ne sont-ils pas exposés ! Enfin, eux et moi, nous sommes hors de danger, et nous passons sous les arcs de triomphe champêtres que la population de Kastri a dressés en l'honneur des Français. Il y a bien quelques femmes ça et là, mais si peu, que de deux choses l'une : ou les Kastriotes sont jolies et on les a cachées, ou elles sont laides et elles se cachent. Cette seconde hypothèse est la bonne, assure un de nos jeunes qui est allé à leur recherche ; les hommes eux-mêmes sont très laids. Il y a quatre ans, lorsqu'on faisait les expropriations pour commencer les fouilles, ces mêmes gens qui nous saluent s'étaient insurgés et recevaient à coups de fusil les mandataires de la France et les autorités helléniques !

Le soleil, déjà haut, ne brille pas comme on pouvait l'espérer. Des vapeurs le pâlissent et nous n'avons pas de peine à croire que nous y perdons beaucoup. Des flocons de brouillard naissent au flanc des cîmes et s'étendent. L'orage s'annonce, hâtons-nous.

Après deux heures de montée, voici Delphes ! Au tour-

nant de la route, nous l'avons devant nous. Je comprends que, dans ce temple créé par la nature, le primitif Hellène, doué des qualités qui devaient prendre un si merveilleux développement, ait entrevu la divinité. Aucune photographie, aucun dessin, aucune peinture ne peut donner une idée suffisante de ces vastes paysages que l'on admire dans leur ensemble en parcourant l'horizon du regard. Le site de Delphes est de ceux-là. Nous arrivons par le côté, à mi-hauteur d'un amphithéâtre grandiose de douze cents mètres de profondeur. Au bas, coule le Pleistos, dans une gorge étroite ; la montagne qui ferme l'hémicycle, — on dirait le mur de la scène, — s'élève au-dessus de lui presque verticale.

Une autre forme le demi-cercle, immense muraille, chauve et grise.

Le sol est pierreux, disaient, en gémissant, à Apollon les Crétois transportés miraculeusement sur le Parnasse ; il ne porte ni vignes ni prairies : hélas ! comment vivre ici et communiquer avec les hommes ! Mais le dieu leur répondit : « Pauvres hommes, pourquoi craignez-vous ? J'éléverai ici un temple, un temple riche où afflueront du monde entier les pèlerins, les victimes et les présents. »

La prédiction s'est accomplie. La foi a fait le miracle et l'a renouvelé mille ans.

C'est là, sur le milieu de la pente, que Delphes avait grandi ; puis abandonnée, ruinée, oubliée, elle avait disparu sous les éboulis ; un village, Kastri, lui avait succédé. Depuis trois ans, elle sort de son linceul. On a déplacé Kastri, on a enlevé 70,000 mètres cubes de terre ; ces travaux ont exigé 3 kilomètres de voie ferrée, 220 terrassiers par jour, grecs, italiens et ottomans. Les recherches seront terminées dans une année.

M. Homolle nous a fait l'honneur de venir nous recevoir et nous guider au milieu de toutes ses découvertes. Les présentations faites rapidement, la visite commence.

On n'attend certainement pas de moi une description, même sommaire, de tout ce que nous avons vu. Mille ans d'antiquités à Delphes, comme à Olympie et à Mycène ou à Délos, ont été déroulés devant nous dans chacune de nos journées ! Je puis seulement continuer l'esquisse des lignes générales du tableau.

Au pied des roches Phædriades, qui sont à l'opposé de notre point d'arrivée, au seuil même de la gorge qui les partage, est la fontaine de Castalie, un des séjours préférés des muses dont quelques pauvres femmes, en train de laver des nippes, occupent la place ! Là les pèlerins se purifiaient avant de pénétrer dans l'enceinte réservée aux choses divines. La source était habilement captée : on voit l'empreinte des robinets de bronze appliqués aux rochers, mais de ce qu'on avait édifié sur ce point il ne reste rien.

Un sentier moderne nous conduit à l'antique porte du téménos, dont l'enceinte subsiste presque partout; construite ici en belles assises horizontales, à la mode hellénique, et là, en blocs polygonaux d'appareil cyclopéen. Par quelques degrés, nous atteignons la voie sacrée, revêtue encore de son dallage de marbre.

Elle monte par trois grands lacets vers le temple du dieu principal, toute bordée de monuments offerts par la piété orgueilleuse des Hellènes. M. Homolle nous les signale au passage.

Dès l'entrée, nous rencontrons ces édicules où chaque nation abritait les dons faits par elle dans les plus solennelles circonstances; voici, face à face, les *trésors* d'Athènes et de Lacédémone, dîmes de Marathon et d'Œgos-Potamos, « singulier rapprochement qui réunissait dans la paix d'Apollon les vainqueurs et les vaincus, ou plutôt antagonisme voulu et obstiné d'ennemis irréconciliés qui se provoquaient encore », les trésors d'Argos et celui de Sicyone, puis, à la boucle de la route, sur un large carrefour, ceux des Siphniens, de Thèbes, d'Athènes encore, de Syracuse,

et plus haut, quelques rochers bruts, bien étranges dans ce milieu décoré par tous les arts, sanctuaire vénérable et de la plus ancienne divinité de Delphes, la Terre, qui sait tous les secrets, et des muses ses interprètes. C'était le principal oracle : du haut de la roche à deux sommets, prophétisait la Sibylle, et dans l'anfractuosité qui les sépare, veillait le gardien de l'oracle, Python, tué par Apollon.

Une petite source, une fente de rocher avec peut-être une émanation de gaz comme il arrive souvent dans les pays volcaniques, quelques pierres en saillie.

Voilà le point de départ d'une religion, l'origine de Delphes, de son influence dans le monde et de cette splendeur dont nous voyons les traces.

Notre esprit reste confondu par l'insignifiance des choses matérielles qui, dans la foule humaine, ont provoqué des résultats immenses. Que d'exemples identiques enregistrés déjà par l'histoire, et le phénomène continue de nos jours en pleine lumière !

Nous longeons l'*aire*, le lieu de rassemblement pour les processions ; la pyramide des Messéniens est encore debout, la colonne ionique et cannelée des Naxiens, qui supportait le Sphynx, est à terre, mais pourrait être relevée, et tout le long, supportant le grand talus supérieur servant de contrefort aux fondations du temple principal, s'étend le mur pélasgique, le plus récent et le mieux bâti de tous, couvert d'inscriptions, assez longues, aux caractères très menus et qui sont les décrets d'affranchissement des esclaves par le moyen original d'une session de propriété à Apollon.

Plus haut encore, au dernier coude de la voie, les trophées de la victoire d'Himère, contemporaine jour par jour de celle de Salamine, et d'autres trésors. — C'est dans ce quartier que les fouilles, peu de jours après notre passage, mirent à découvert une admirable statue de bronze et des fragments d'un char qui est probablement celui de Hiéron Ier, tyran de Syracuse, dont Pindare a chanté les victoires aux

jeux olympiques. Nulle part, nous dit M. Homolle, nulle part les statues ni les bronzes ne sont sortis de terre en aussi grand nombre. On était là plus près du Dieu ; plus pressées et plus somptueuses étaient les offrandes.

En effet, voici le temple couvrant de ses ruines une large et longue terrasse. Il gît écroulé sur le sol, mais les bases de la construction, des murs et des colonnes, le pavé de ses diverses parties, les degrés demeurés en place, les ouvertures béantes du souterrain, séjour de la Pythie, sont nettement dégagés à la surface d'un soubassement énorme et le plan général s'étale à nos yeux.

Le pillage de l'édifice fut, hélas, si complet, que l'on n'a retrouvé presque rien de son ornementation sculpturale.

L'enceinte sacrée se terminait au-delà du sanctuaire. Mais au dessus était le théâtre et encore plus haut, vers le sommet de la montagne, le stade où les heures fugitives ne nous permettront pas d'aller.

Le théâtre, comme tous ceux que nous verrons en Grèce, est creusé dans la montagne même. De tous les points de l'enceinte où notre troupe paraît clairsemée, nous ne perdons pas un mot des conversations qu'on tient sur la scène. Tout à coup, une voix fait entendre le *Noël* de Massenet et un air d'*Orphée*, de Gluck. C'est à la fois le triomphe de Mme F..., que nous avions déjà applaudie à bord, et du théâtre, dont les qualités parfaites ne pouvaient être mieux démontrées.

Assis sur les gradins supérieurs, nous avons devant nous le majestueux horizon que les spectateurs antiques recherchaient, et à nos pieds l'ensemble des ruines que nous venons de passer en revue. Quel plaisir délicat et rare de contempler maintenant, par la pensée, dans toute son activité et sa splendeur, Delphes que nous avons appris à connaître. Nous voyons restitués tous les édifices aux contours exquis, aux fines proportions, qui se détachaient sur de massives terrasses et faisaient valoir, par le contraste,

l'imposante grandeur du temple. De vives couleurs, le bronze et l'or rehaussaient la beauté du marbre. Dans les trésors et autour d'eux un peuple innombrable de statues, des Apollons, des Dieux, des héros, des captives, des généraux ; des chars attelés, des chevaux, des trépieds au grand vase gardé par des griffons, des taureaux, des lions, des sangliers ; les boucliers d'or des Gaulois et des Perses suspendus aux frises, et la statue de Phrynée, par son amant Praxitèle, le trône d'or massif de Midas, le siège de fer, objet merveilleux de la fin de l'âge du bronze, et qu'on réservait à Pindare, lorsqu'il venait chanter en l'honneur du Dieu et des vainqueurs des jeux pythiques, ses hymnes immortels.

Nous nous imaginons de notre mieux les grandes fêtes religieuses, la cohue aux costumes variés, multicolores, étonnants, les processions savamment réglées, le défilé des victimes et les sacrifices, l'exposition des chef-d'œuvres apportés de Grèce, d'Asie, d'Egypte, de la Méditerranée occidentale, les concours, les luttes, les jeux pythiques ; et puis, hors des murs, les tentes des pèlerins, la foule des marchands de bibelots consacrés.

Hélas ! nos réflexions ont la fin la plus naturelle. Les besoins de la vie animale nous obligent tout simplement à déjeuner. D'autant que le brouillard descendu des sommets envahit la vallée et commence à mouiller. Les victuailles sont étalées en bas, dans le bois, sur les pentes qu'arrosent les eaux de la fontaine de Castalie. Malgré la pluie, on dévore, on rit, on fait des discours rapides, et chacun détache des oliviers sacrés le rameau qu'il apportera dans sa lointaine patrie.

Quand nous voulons remonter à la route, l'herbe ruisselle, la terre est glissante ; les indigènes nous tendent en riant une main secourable... Bientôt, réunis dans le modeste hangar qui sert de musée, tout, de nouveau, nous enchante ; que de choses en effet nouvelles — presque rien

encore n'ayant été publié — et de quel intérêt! MM. Homolle et Reinach ne peuvent suffire à nos questions; combien grande est leur complaisance.

Sans doute on ne pouvait retrouver dans les fouilles les 500 statues ravies au grand temple par Néron, ni les trophées déjà disparus lorsque Pausanias fit sa visite en ces lieux, ni tant d'autres œuvres que leur matière précieuse avait désignées aux pillards. Mais de quel prix n'est pas la moisson inespérée de l'Eeole française d'Athènes!

M. Homolle a pu dire, avec une satisfaction bien légitime, que l'histoire de la sculpture archaïque, si récemment transformée par les découvertes d'Olympie et d'Athènes, est à refaire depuis les fouilles de Delphes. Ici, nous avons des renseignements précis, des inscriptions, des dates et la lumière acquise rayonne sur le Péloponèse, l'Attique, les îles.

Au sixième siècle, le crédit de l'oracle était déjà universel. Alors apparaît cette image d'homme, le type conventionnel, dont l'attitude est empruntée à l'art égyptien, et qui constitue la plus ancienne série des statues dites d'Apollon.

Les sculptures du trésor de Sicyone sont du même temps. Elles nous offrent un premier exemple de cette polychromie vigoureuse qui rehaussait le relief de la pierre et en complétait l'effet. Les Grecs, comme tous les Orientaux, ont eu dès l'origine le goût des décorations brillantes, s'harmonisant avec l'éclat de la lumière. Ils ont ainsi paré leurs premiers ouvrages qui étaient de bois et d'argile, et par certains détails cette polychromie se relie aux procédés des émailleurs de Suse. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Des pièces capitales sont les frontons, les frises, les métopes du trésor de Siphnos, le plus somptueux de la Grèce, d'après Hérodote, et que l'on pourrait sans peine réédifier. Il est de 525 à 510. Nous pouvons non seulement constater son exquise élégance et son exécution raffinée, mais encore, par l'étude attentive du style et des sujets de sa décoration

sculpturale, confirmée d'ailleurs par un mot gravé, reconnaître l'œuvre des artistes d'Argos à une époque où leur école, à ses débuts et déjà florissante, exerçait au loin son influence.

Soit dans ces frises dorique, soit dans les métopes que ciselèrent les artistes d'école ionique pour décorer le trésor que les Athéniens offrirent au Dieu dans l'enthousiasme du triomphe de Marathon (490-480), on reconnaît l'identité avec les sujets en rouge sur fond noir de la céramique. Sur la pierre comme sur les vases, le fond peint faisant ressortir les figures claires, couleur du tuf ou de la terre, est meublé par des inscriptions.

Il faudrait signaler encore et surtout la statue d'Antinoüs, déjà célèbre, chef-d'œuvre de l'époque romaine, et ce groupe de trois danseuses adossées, jeunes lacédémoniennes dansant la *karyatis*, d'une vie intense, d'une grâce infinie avec leurs courtes robes souples et ondoyantes, — certainement une des plus belles œuvres de l'art hellénique, — enfin les plaques couvertes d'inscriptions, parmi lesquelles les fragments de cet hymne à Apollon que toute l'Europe naguère voulut entendre, et d'autres précieuses reliques.

Nos études sont interrompues par une touchante manifestation.

Le démarque de Krissa lit une adresse que l'éphore des fouilles et conservateur du musée nous traduit :

« France ! C'est un nom grand et doux. Sur les ruines de Delphes, je salue, au nom du dême de Krissa et de tout le pays, je salue de tout mon cœur les nobles et distingués enfants de la France. Oui, je dis, ô étrangers, bienvenus soyez-vous parmi nous. Les Hellènes n'oublient pas le passé et, lorsqu'ils se souviennent de tout ce que la France a fait pour la Grèce et pour l'humanité, les Grecs songent avec confiance à ce que la France pourra faire encore pour eux dans l'avenir. Les Grecs ont trois amours : l'amour de Dieu, l'amour de la Grèce et l'amour de la France, qui est pour

la Grèce une grande sœur et une fidèle amie. Donc, Mesdames et Messsieurs, vive la France et vivent nos hôtes français ! »

Appelé par nous tous, M. Larroumet répond avec cet esprit d'à-propos, ce charme d'idées et d'expressions qui sont le caractère de son talent. Il dit que nous sommes venus comme des écoliers admirer de près cette Grèce dont le souffle a vivifié le monde. Nous Français, nous chrétiens, nous devons avoir pour elle une reconnaissante piété. A Delphes, au milieu de toutes les reliques entassées autour de nous, nous ne pouvons songer, sans une sorte de terreur religieuse, à ce long passé qu'elles représentent. Des Gaulois ont porté les armes contre le sanctuaire d'Apollon, Apollon les a châtiés, et par un singulier retour ce sont les fils des Gaulois qui ont la mission de restaurer ses autels et d'en faire revivre la gloire. Nous lui apportons nos hommages, comme des vaincus à un généreux triomphateur. Les fraternelles paroles du magistrat de Krissa, ne peuvent avoir qu'une réponse : Ce n'est pas lui qui nous doit de la reconnaissance. L'œuvre de la Grèce, la France la continue ; ce rôle de disciple lui suffit !

M. Janson, au nom des étrangers, remercie M. Homolle, l'Ecole d'Athènes et la France. Il rappelle d'un mot heureux que les liens entre son pays et le nôtre ont été cimentés par le sang.

M. Gaston Jourdanne monte à son tour sur une pierre antique et dit les rapports du Midi de la France avec la Grèce, les origines de Marseille, la fille de Phocée, et son rayonnement sur la Provence, et Toulouse, la ville des Tectosages, des soldats de Brennus. Un chaud discours, très poétique et bien en situation, mais dit en langue d'Oc. C'est de confiance, et quel dommage pour eux, que nos camarades applaudissent !

Le signal du départ est donné.

Il est tard, les nuages sont bas et sombres, la pluie tombe

abondamment. Les dames, compatissantes, offrent asile dans leurs voitures à qui peut y prendre place. Nous remontons sur nos ânes. Le mien a disparu, peu importe, car voici son frère. Une bonne femme le tient par la bride et ne cessera pas, durant deux heures, de causer doucement avec lui. Non, vous ne sauriez croire de quels tendres regards elle accompagne ses paroles dans les endroits difficiles déjà franchis le matin, mais à présent mouillés, glissants et vraiment dangereux. L'âne ne soufflait mot, mais il faisait des signes de tête et j'aurais donné beaucoup pour « entendre » les discours certainement très antiques que ma vieille lui a tenus.

Nous sommes réunis à sept heures sur le *Sénégal* ; tout va bien. Dieu ! qu'il a passé vite ce premier jour de bonheur !

III

KATAKOLO, LE PORT DES RAISINS DE CORINTHE. — ROUTE D'OLYMPIE. — ARRIVÉE SOUS LA PLUIE. — LE MUSÉE. — L'ENCEINTE SACRÉE. — LE PANTHÉON DE L'HELLÉNISME.

Pendant la nuit, le *Sénégal* est sorti fort tranquillement du golfe de Corinthe et, contournant le nord-ouest du Péloponèse, il est arrivé à Katakolo. Ce petit port, tout neuf, aurait, dans l'antiquité, élevé un autel au phylloxéra; car il lui doit sa naissance et sa fortune. L'exportation des raisins secs est son commerce principal et important. Aussi est-il relié à la capitale par un chemin de fer qu'on a prolongé jusqu'à Pyrgos et Olympie. A Pyrgos il y a une solution de continuité, les deux gares sont aux extrémités du bourg, que nous sommes ainsi obligés de traverser à pied. Rien de notable, d'ailleurs, dans cette localité.

Plus loin, nous entrons dans la vallée de l'Alphée, le fleuve d'Olympie et dont les débordements redoutables ont maintes fois couvert la plaine marécageuse d'un épais manteau d'alluvions et reculé le littoral, semé de vastes lagunes. Ce sol limoneux, dont une culture perfectionnée tirerait un admirable parti, offre une succession de champs ombragés de citronniers, de mûriers et d'oliviers, de vignes mal tenues. Nous commençons à voir les fleurs champêtres que le programme nous avait promis, et souvent le sol, sur de grands espaces, est nuancé de rose tendre.

Ah ! le programme aussi nous avait garanti le beau temps. Vous savez notre journée d'hier ? celle-ci ne s'annonce pas meilleure. Les sommets sont noyés dans les brouillards et la pluie bat les vitres de nos petits wagons. Quand nous arrivons les cataractes du ciel sont ouvertes ! d'eau. Nous ne rions plus; nous échangeons des regards navrés. Un moment entassés dans la gare, nous restons immobiles, anxieux. Mais une poussée des derniers ran gs

nous met dehors; et nous voilà partis en file lamentable pour le musée d'Olympie, à un petit kilomètre de distance à moitié chemin des ruines.

Par bonheur, il est vaste : on lui a donné les dimensions du temple principal d'Olympie. C'est une construction très simple, mais bien comprise, digne asile des merveilles qu'il renferme. Nous y circulons à l'aise, et comme nous sommes en présence des deux frontons du temple de Zeus et des merveilleuses statues, la Victoire que Pæonios avait sculptée pour les Messéniens au retour de leur incursion en Laconie, et l'Hermès de Praxitèle, un des joyaux de l'Héraion, nous oublions nos petites misères, nous sommes tout yeux et tout oreilles.

Notre seul ennui est de ne pouvoir entendre à la fois les deux savants qui ont divisé notre groupe et nous guident, MM. Monceaux et Salomon Reinach. J'ai entendu le premier devant les frontons, tous deux devant la messagère des batailles heureuses; et nous nous sommes tous réunis autour de Reinach lorsqu'il fait une magistrale histoire de l'Hermès.

L'Hermès, de la fin du quatrième siècle, est une des plus admirables statues qui soit sortie de la main des hommes. La beauté du modelé est idéale; on sent partout la vie et son frémissement; le marbre de Paros a été poli avec un soin inaccoutumé et le temps lui a donné une teinte indéfinissable. Le bras droit a disparu. Le jeune dieu, porte sur son bras gauche un petit enfant, Bacchus. Ce bras gauche a été restauré déjà dans l'antiquité. L'attitude de l'enfant qui veut se jeter au cou de son protecteur a-t-elle été faussée !..... En tous cas, les regards des deux visages ne se croisent pas; que regarde l'enfant, que regarde Hermès ? Comment restituer le bras absent ? que tenait Hermès à la main ? En vain cherche-t-on les imitations de ce marbre célèbre, les *répliques* selon l'expression consacrée, qui devaient circuler dans le monde antique et qu'on aurait pu

découvrir. On ne trouve rien de sûr, on propose des hypothèses.

Autre chose : Voici sur les pieds des traces de couleur; un clou de bronze est planté dans la pierre et retenait sans doute une applique de métal. Peut-on croire que l'art consommé qui a poli merveilleusement ce marbre l'a voilé sous une couche de peinture ?

La Victoire est moins intacte, elle a perdu ses ailes dans les désastres d'Olympie et aucune des restitutions proposées n'est satisfaisante. Il semble que les mutilations de ces chefs-d'œuvre, y compris la Vénus de Milo, portent un solennel défi à l'art de notre temps. Nos sculpteurs éminents dédaignent-ils de compléter les œuvres de l'antiquité hellénique ? sont-ils au dessous de la tâche ?

La Victoire d'Olympie apparaît à un degré moins élevé que celle de Samothrace que nous avons au Louvre. Elle date de 424, l'autre de 306. Entre elles se placent un siècle entier et les maîtres divins Praxitèle et Lysippe. Dans la seconde, les draperies sont plus fines, l'effet plus grand, voulu, cherché, trouvé. On sent l'emploi des ressources traditionnelles, des trucs du métier. L'œuvre que nous admirons ici est plus simple, mais jamais artiste, selon l'expression de M. Monceaux, n'a mêlé plus de délicatesse à tant d'audace.

Quant aux frontons ils constituent deux des plus grandes pages de l'art antique. Lorsque Pausanias les vit, on lui raconta qu'ils étaient l'œuvre, l'un de Pæonios et l'autre d'Alcamènes. Il y avait 600 ans alors que ces sculptures avaient été faites, aucune inscription ne renseignait sur leurs auteurs et cette attribution n'est pas acceptée par la plupart des érudits. Cette question a fait surgir tout une littérature dont les conclusions nous sont indiquées devant les monuments eux-mêmes. Ces statues ne sont pas intactes et elles ont été trouvées isolées. On discute la place qu'elles occupaient, on cherche à combler les lacunes, à saisir la

signification de tous les personnages et de leurs gestes. Les sujets sont empruntés à des légendes de l'Elide et de la Thessalie. Ils sont traités avec un admirable sentiment de grandeur et de beauté, de force et de douceur, de réalisme et de vie. Les archaïsme, les incorrections, les étrangetés qu'on remarque dans cette série unique au monde augmentent son intérêt et compliquent son étude et son histoire.

Deux heures dans ces contemplations émouvantes sont comme un instant. Nos guides nous ramènent à la porte du Musée, il faut remplir notre ordre du jour.

Nous avons à notre gauche le Mont-Kronios, ce fils unique de la Terre et du Ciel ; à ses pieds, s'étendent les ruines d'Olympie au confluent d'un ruisseau et du fleuve, du Cladéos encaissé dans ses rives escarpées, et de l'Alphée dont les eaux jaunâtres s'étalent largement.

Tout ce pays historique est voilé par la brume et les fortes ondées.

Lorsque Pausanias, poursuivant le récit de ses voyages, sa géographie de l'Hellade, arrive à Olympie, il prend soin d'avertir qu'il y a en Grèce beaucoup de choses qui remplissent d'admiration ceux qui les voient ou en entendent parler, mais que les Dieux ont surtout favorisé Olympie. Le souvenir de ses descriptions nous entraîne vers la ville sainte, la pluie et la boue nous deviennent indifférentes.

Oh bonheur! tandis que, guidés par M. Monceaux, nous commençons à suivre l'itinéraire des processions le long de la voie sacrée, les brouillards se dissipent, les nuages s'entr'ouvrent et fuient. Le soleil inonde de ses rayons toute la contrée. Le mont Kronios et les autres collines qui dominent la vallée, dévoilés comme par magie, étalent les tons variés de leur verdure et de leur sol. Ces sommets, de tous côtés, sont arrondis et harmonieux; semés de bosquets d'oliviers et de pins, ils s'étagent sur des plans divers et fuient vers l'horizon où apparaissent les cimes de l'Arcadie. C'est un paysage à la fois plein de grâce et de douceur qui

inspire invinciblement la paix, l'union, la joie. La toute-puissante nature explique les destinées d'Olympie.

Olympie n'était, pas plus que Delphes, une ville, mais un rendez-vous extraordinaire du monde hellénique. Ses origines se perdent dans la nuit des siècles, dans ces périodes dont parlent les légendes et qui sont absolument préhistoriques. En ce temps-là, la lune devenait amoureuse d'Endymion, fils du premier roi de ce pays, petit-fils par conséquent de Jupiter et de Deucalion, et elle en eut cinquante fils. Mais on connaît à Endymion d'autres épouses et d'autres enfants. Il aurait proposé son royaume pour prix de la course à ses fils, et ainsi eurent lieu les premières luttes athlétiques. On sait que les jeux olympiques furent définitivement réglés à partir de 776 avant notre ère.

Plus de douze cents ans, Olympie fut fréquentée. La guerre régnait-elle en Grèce, chacun déposait les armes à l'approche des fêtes établies par la tradition; aux *olympiades*, tous les quatre ans, les délégués des divers peuples, le spèlerins isolés et les ambassades officielles arrivaient. On y voyait même des barbares inconnus.

Tous retrouvaient là le grand Zeus et leurs dieux, les images de leurs héros, les souvenirs de leur histoire. Avec quelle passion ils suivaient les concours athlétiques, avec quel enthousiasme ils acclamaient les vainqueurs, de quels honneurs ne payaient-ils pas ces victoires! quel écho dans le pays. Les plus grands poètes chantaient les triomphateurs, et jamais en aucun temps la poésie ne s'éleva si haut, ne montra autant de puissance, de noblesse et d'harmonie que dans les odes, les *Epicinies* de l'immortel Pindare. Horace avait raison, le monument littéraire a été plus durable que cent statues :

Quos Elea domum reducit
palma cœlestes, pugilemve equumve
dicit, et centum potiore signis
munere donat.

Ainsi les jeux olympiques, ceux de Delphes ou de Corinthe ont développé, dans l'Hellade, le génie des lettres comme celui des arts, et ils ont excité au plus haut degré cette vertu féconde des peuples supérieurs, l'amour de la patrie. Chacun appelait de ses vœux le succès de sa ville natale et savait acheter la victoire au prix même de la vie.

Que nous reste-t-il des monuments près desquels, sous le couvert de la religion, avaient lieu ces luttes héroïques ? Comme à Delphes, des ruines au ras du sol, mais grandioses quand même.

Voici des pans bien conservés de la grande muraille protectrice de l'Altis (du mot *Alsos,* bois sacré) ; la terrasse des trésors, les tribunes, l'agora tout encombré jadis de statues, d'autels, de trépieds, d'ex-votos, de trophées dressés à l'ombre des grands platanes. Au centre, l'autel, le temple de Zeus dont le soubassement domine encore avec majesté l'ensemble des ruines éparses, et, près de lui, l'Héraion, le temple de Héra, le plus vieux temple grec, où pour la première fois peut-être furent ébauchés les reliefs doriens, Voici, en dehors de l'Altis, le stade et l'hippodrome, les longues colonnades, le palais du Sénat, l'atelier où Phidias prépara la statue colossale de son Jupiter olympien dans des conditions d'espace et de lumière identiques à celles qu'elle devait avoir, les thermes, les portiques, fastueux hommage des empereurs à la Grèce asservie.

Tous les siècles ont bâti à Olympie et nous connaissons maintenant assez le détail de ces constructions pour voir avec quelle variété s'était manifesté le génie des architectes et quelle harmonie régnait dans le groupement de leurs édifices.

De toutes ces œuvres que décoraient avec profusion la peinture, l'ivoire, l'ébène, le bronze et l'or, de cette Olympie que les Romains de la décadence avaient encore pu admirer, il reste ce que possède notre Louvre, le musée local et celui d'Athènes, des murailles, des blocs amoncelés,

quelques colonnes debout, mille autres écroulées, des soubassements, des piédestaux, des autels, que les herbes hautes entourent et que les arbres recommencent à ombrager.

Pausanias nous a laissé la description de la statue colossale de Zeus ; toutes les matières précieuses avaient été prodiguées avec un art infini, sur elle-même, sur son trône et son entourage. Le prince des artistes s'était surpassé. « Allez à Olympie, disait le philosophe Epictète, afin de voir le travail de Phidias, et que chacun de vous considère comme un malheur de mourir dans l'ignorance de ces merveilles. » Nous avons suivi ce conseil, mais, hélas, nous n'avons plus trouvé le moindre vestige de cette statue dont Cicéron disait aussi : plus on la contemple, plus elle semble grandir. Sa richesse même fut sa perte à l'heure où les Dieux abandonnés cessèrent d'inspirer la terreur !

Les fouilles d'Olympie, dont les ruines gisaient sous d'épaisses couches d'alluvions, furent commencées en 1829, lors de l'expédition française de Morée, sous la direction du capitaine d'artillerie Trutat. Au bout de quelques semaines, on avait pu envoyer au Louvre de très beaux morceaux, mais la fièvre et la mort avaient fait de tels vides parmi nos soldats que M. Trutat dut abandonner la place (1).

Lorsque le progrès de nos connaissances eut démontré l'intérêt capital qu'il y aurait à exhumer Olympie de son linceul, c'est l'Allemagne qui eut le bon esprit et l'honneur d'effectuer cette longue et dispendieuse besogne. Le déblaiement fut accompli de 1876 à 1881 par une commission d'architectes et d'archéologues allemands, sous la direction d'Ernest Curtius, qui vient de mourir estimé hautement

(1) Ce renseignement ignoré de M. Monceaux, l'historien des découvertes d'Olympie, qui ne s'expliquait pas l'interruption des fouilles françaises, est donnée par la notice sur le sous-intendant Trutat, lue en 1866 à la Société d'agriculture de Toulouse, à laquelle appartenait depuis sa mise à la retraite cet officier supérieur. Il m'a été confirmé avec précision, par M. Trutat fils, directeur du Musée d'histoire naturelle de notre ville.

des savants de tous les pays. Un jeune conservateur du musée de Berlin, — je ne peux mieux le louer qu'en disant de lui qu'il est le Salomon Reinach de l'Allemagne, — M. Furtwaengler, a publié les bronzes d'Olympie. La presse allemande a fait sans cesse le plus éclatant éloge de ces travaux, tandis que la France ignore généralement l'œuvre égale exécutée à Delphes par l'Ecole française d'Athènes.

Cependant un des plus beaux livres consacrés à Olympie est l'œuvre de MM. Monceaux et Lalou. Ce dernier, architecte distingué, a essayé de présenter la restauration des monuments ; son œuvre difficile complète admirablement celle de son érudit collaborateur qui nous explique tout — à mon avis — bien mieux que Pausanias lui-même dont le récit est froid, sec et terriblement monotone.

Oserai-je maintenant parler de choses bien vulgaires et de notre après-midi qui fut mal employée. La faute en est à l'orage qui nous empêcha de déjeuner à Olympie même, et d'y séjourner comme il convenait. Il fallut revenir à notre train. Le vagon des bagages avait été l'asile de nos provisions et le domaine de nos cuisiniers.

La table fut mise dans tous les compartiments des voitures et sur nos genoux. Et les garçons couraient le long de la voie apportant les services dans un désordre assez original.

La puissante compagnie des Messageries maritimes avait obtenu de l'autorité ecclésiastique toutes les indulgences : le dîner du vendredi-saint fut loin d'être maigre. Des officiers et des fonctionnaires hellènes invités à le partager déclinèrent notre politesse et ne rompirent pas le jeûne ordonné par leur foi.

Nous avons ensuite, à l'instigation des Anglais de notre compagnie, passé notre temps à restituer sur un pied modeste des jeux olympiques. Les jeunes bergers que la curiosité avait rassemblés, excités par l'appât de menues pièces d'argent, ont fait des courses de 100 mètres et des sauts

simples ou compliqués. A remarquer l'absence de scrupule avec laquelle ils éludaient les conditions du concours et cherchaient à toucher le prix au détriment du véritable vainqueur. Il paraît que jadis, dans Olympie, les fraudes étaient fréquentes et que les amendes dont on frappait les coupables atteignaient des totaux importants. L'homme est toujours l'homme.

Une autre distraction de l'après-midi fut la recherche des tortues qui pullulent dans tous le pays. Chacun de nous en eut bientôt au moins une dont il fut vite embarrassé.

Nous partons enfin avec le regret de n'avoir pas su que nous avions tout le loisir de monter au sommet du Kronios, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Le soleil donne à la route que nous avons suivie ce matin un tout autre aspect. Il venait de disparaître quand nous nous retrouvons sur le rivage de Katakolo, dans la rade que *le Sénégal* abandonne en toute hâte, car nous devons faire le périple du Péloponèse et débarquer de bonne heure dans l'Argolide.

IV

NAUPLIE. — CHRIST EST RESSUSCITÉ. — ARGOS. — MYCÈNES. — TIRYNTHE. — LA FRANCE ACCLAMÉE.

Les plaisirs de notre troisième journée commencent alors que nous voguons encore. De bon matin, nous sommes entrés dans le golfe de Nauplie et ses rivages se déroulent sous nos yeux avec une admirable netteté. Le soleil levant fait étinceler la neige des montagnes de la Laconie. De tous les côtés le ciel est bleu, brillant et doux.

Nauplie, que Venise fit renaître, la plus jolie ville de la Grèce après Athènes et Corfou, est coquettement assise à droite, au pied du promontoire rocheux et abrupt que couronnent les murailles blanches et crénelées du vieux fort de Palamède. En face, au fond de la baie, dans les terres, nous distinguons Argos, « la plus antique des cités ». La plaine verdoyante qui lui donna son nom est parsemée de ces collines escarpées qui, dans les temps préhistoriques, servirent de lieu de défense contre les ennemis de terre ou de mer et furent un jour transformées en citadelles encloses de remparts aux blocs énormes; aussi, Euripide dans *Oreste* la nommait-il la « terre cyclopéenne ». Nous cherchons, à l'aide de nos lorgnettes, les deux plus illustres acropoles, Tirynthe voisine de la mer et au delà Mycènes qui, à elle seule, méritait notre lointain voyage.

Le *Sénégal* s'arrête entre Nauplie et un petit fortin isolé sur un récif au centre de la rade. La mer est à peine moirée par la brise. Une flottille de barques, charmantes sous leurs voiles triangulaires, vient nous prendre et nous touchons au port.

La ville est en fête. Nombre de camarades croient que c'est en notre honneur. Illusion vite dissipée; on leur rappelle que le 6 avril l'indépendance de la Grèce fut procla-

mée et le gouvernement provisoire installé à Nauplie ; c'est aussi le samedi de la sainte semaine qui coïncide exceptionnellement cette année dans les deux rites, grec et latin.

L'artillerie avec ses petits canons qui semblent des jouets, est rangée sur les quais — des quais très modernes — et nous arrivons juste à temps pour voir tirer les salves règlementaires ; puis, nous passons en revue la petite garnison qui défile, musique en tête.

Dans les rues, sur les places, une foule heureuse de vivre. Selon la mode locale, et au mépris des arrêtés municipaux, — tout comme chez nous à la Saint-Jean et au 14 Juillet, — on lance de gros pois fulminants et de dangereux serpenteaux qui font fuir les gens. On rit, mais ce n'est guère amusant pour ceux qui attrapent les coups de feu sur leurs habits.

Les maisons, à la fois italiennes et orientales, aux persiennes vertes et mi-closes, aux balcons saillants, sont pavoisées. La population nous regarde avec de gracieux sourires, qui sont la plus cordiale des bienvenues.

En attendant le départ du train Nauplie-Corinthe-Athènes, nous circulons devant la gare, sur la place du faubourg de Pronia où se tient le marché aux moutons : l'agneau pascal sera rôti cette nuit dans toutes les familles.

Les gens de l'Argolide sont venus avec leurs troupeaux et leurs montures chargées de choses bien diverses. Au pied des platanes encore sans feuilles, contre les talus escarpés semés de cactus et de cistes, dans la splendeur d'une belle lumière, leurs groupes s'exposent à nos regards et à nos appareils photographiques.

Avec quelle bonne volonté tout ce monde *pose* et seconde nos désirs. Nous trouverons partout en Grèce cette amabilité sans réserves.

Argos ! deux heures d'arrêt ! Là aussi, jour de fête et de grand marché. La ville est neuve, mais la population paraît très primitive encore : les costumes locaux, très variés, dominent dans la rue principale aux boutiques amples et

largement ouvertes; là des oranges, des citrons, des figues et des œufs rouges, les mêmes œufs que le boulanger a enchassé sur ses pains et ses gâteaux en couronne, des agneaux suspendus en file et à moitié dévêtus de leur toison noire ou blanche qui pend vers la terre ; ici, encombrant un carrefour, des cordonniers qui racommodent à la hâte empeignes et semelles sous les yeux du client, ailleurs des étalages de chaussures en cuir rouge à la pointe ornée d'une houpette volumineuse de soie, et les devantures des marchands de cierges jaunes, verts et rouges, ornés de papillotes en papier doré.

En courant, nous traversons la place publique et l'église où les icônes reçoivent leurs offrandes de baisers, de cierges et de *lepta,* où le pope, aux cheveux longs, à la figure terne, officie, et me rappelle ce dicton russe : Si tu es paresseux, si tu es ivrogne, si tu veux seulement manger et dormir, alors deviens *papas*. — Nous allons hors la ville, au théâtre antique et célèbre, taillé dans la colline de Larrissa. Vingt mille spectateurs y trouvaient place, pouvant partager leur enthousiasme entre les œuvres qui rappelaient leur dramatique histoire et le pays qui étalait autour d'eux son magique décor. Les lieux mêmes témoins des grandes tragédies étaient sous leurs regards. Ces gradins étagés sont à peu près tout ce qui reste d'une ville que Pausanias avait vu encombrée de monuments. — En vain le château franc qui couronne la colline, semble nous inviter à une ascension des plus séduisantes, il est déjà dix heures et nous repartons.

Là haut, contre les montagnes grises et désolées qui dressent leurs pointes à 800 mètres, nous entrevoyons Mycènes. Le train s'arrête devant une petite maison qui a l'honneur d'être la « station de Mycènes ». Aux environs, la campagne est dépeuplée, les arbres très rares, les champs malingres. Trompés par la transparence de l'air, nous pensions arriver en quelques minutes, il faut près d'une heure pour gagner

le village intermédiaire, Kharvati — à travers ce « pays de la soif », comme on disait du temps d'Homère, alors que se racontaient la dispute de Héra et de Neptune, le verdict des juges en faveur de la déesse et le dépit de Neptune faisant disparaître toute l'eau de leur pays. — L'eau nous importe peu, mais le soleil paraît nous faire sentir qu'il marche sur les rochers, comme disaient les anciens. Je connais des gens de notre caravane qui, la chaleur aidant, excusés d'ailleurs par le poids de plusieurs appareils photographiques, regrettent les ânes de Delphes !

Enfin, nous sommes en face de la célèbre citadelle, la seule, fait curieux, que l'antiquité n'a jamais désignée sous le nom d'acropole. Elle se profile à nos regards, dans un site sauvage et désolé.

Les Mycéniens occupaient au pied même du mont Elias une colline d'où la vue s'étend sur la « profonde » plaine d'Argos jusqu'à la mer étincelante, et, d'autre part, sur les parages de Némée et de Corinthe. Ce pourrait n'être qu'un repaire de barbares innommés ; c'est la ville de Danaos, de Persée, des Pélopides, d'Agamemnon, de Clytemnestre, d'Egisthe, la terre et les hommes qui tiennent une si grande place dans toute la littérature classique.

C'est Mycènes, la cité riche en or, πολύχρυσος Μυκήνη, dont les fameuses légendes servent de préface à l'histoire et de base aux chants d'Homère, aux tragédies de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide ! On sait jusqu'à quel point l'archéologie a reconnu dans ces récits de véridiques traditions, si bien qu'on a pu rappeler le mot d'Aristote : il y a plus de vérité dans la poésie que dans l'histoire.

Nous reconnaissons les ravins profonds et desséchés qui protégeaient ses abords. Nous distinguons, malgré les grands éboulis, l'enceinte plusieurs fois reprise et surélevée qui s'accroche aux pentes inégales de la colline et en fait le tour.

Devant l'entrée principale, et, comme tous les voyageurs qui nous ont précédés, nous sommes fortement impression-

nés. Les matériaux volumineux et la construction, plus soignée que partout ailleurs, ont l'allure d'une œuvre de géants : οὐράνια τείχεα, murailles célestes, disait Euripide. Sur le linteau de la porte s'appuie le plus ancien monument de la sculpture grecque, bloc énorme avec ses lions étranges et fiers, qui sont comme le blason de la force et de la majesté.

Les cortèges des princes et des prêtres, des triomphateurs et des morts passaient là, et le silence y règne depuis trois mille ans.

Le seuil franchi, nous trouvons devant nous le mystérieux *Agora*, cet enclos entouré d'un double cercle de dalles encore droites. Dans Electre, le héraut debout près des degrés de pierre, crie à haute voix : « A l'Agora, à l'Agora ! Venez, peuple de Mycènes, pour voir les présages et les signes effrayants des rois bienheureux ! »

En effet, là étaient des tombes royales et sacrées. Les fosses profondes où elles gisaient sont ouvertes à nos pieds. Schliemann, guidé par ses études spéciales, par ses fouilles préliminaires sur tous les points de la ville, par son génie et sa foi, *voyait* ses morts illustres sous leur épais manteau de terre protectrice, et il sut les exhumer en 1876.

Au travers des ruines mises à découvert par lui et par ses émules, en tête desquels on doit nommer les éphores des antiquités, MM. Stamatakis et Tsoundas, nous montons vers le palais des Pélopides.

Dans l'*Orestie*, Cassandre gémit : — Apollon, Apollon, protecteur des routes, Dieu qui me perds ! Ah ! où donc m'as-tu amenée ? vers quel palais ?

Le chœur répond : — Vers celui des Atrides : si tu n'en sais rien encore, je te l'apprends ; et tu verras bien que je ne mens pas.

Cassandre : — Oui, vers un palais haï des Dieux, complice de beaucoup de maux, de meurtres, de chairs en lambeaux, abattoir d'un époux, sol aspergé de sang !

Le chœur reprend ; Cassandre continue, prophétise le meurtre d'Agamemnon, et l'on entend les cris de ce malheureux roi ; puis, la scène s'entr'ouvre, Clytemnestre paraît entre les cadavres d'Agamemnon et de Cassandre, et se glorifie de son crime. « L'ouvrage est d'une bonne ouvrière. » Qui ne connaît cette page, la plus dramatique du monde.

Les restes du palais sanglant sont à moitié effacés par ceux d'un temple qui lui succéda ; peu importe, toutes ces scènes terribles se sont passées là. Quelles devaient être les pensées du menu peuple accumulé dans ces maisons qui couvrent de leurs ruines les pentes de la colline.

Émus et ravis nous errons parmi les décombres. Partout, le sol est pétri de fragments de poterie, de petites idoles et d'amulettes, d'ossements de bétail et de coquillages, reliques de tous les âges de la cité. Dans la grande muraille, des corridors sombres conduisent à quelque porte dérobée du côté de la source Perseix et peut-être à des casemates. De tous les côtés l'intérêt se multiplie.

Schliemann a eu le mérite d'attirer l'attention sur cette ville, à peu près abandonnée, dans son ensemble du moins, 1,200 ans avant notre ère, date de l'invasion des Doriens. Il a mis au jour, pour en doter les musées d'Athènes, une prodigieuse collection d'objets merveilleux. Il a révélé au monde savant l'art mycénien, une civilisation ayant duré des siècles dans la Méditerranée orientale. Il a fait, en outre, définitivement la lumière sur ces monuments tumulaires épars aux abords de Mycènes et que l'on appelait des trésors, sépultures à coup sûr réservées à de grands personnages. Schliemann raillé durant sa vie, surtout en France, est mort en 1889 ; sa mémoire reçoit des louanges universelles, il n'a plus que des admirateurs !

Les attelages d'Argos, chargés de notre déjeûner, ont trouvé la côte trop raide. Nous les avons en vain attendus à Mycènes. Ils ont pu arriver à grand peine au trésor d'Atrée ou tombeau d'Agamemnon. Dans le vestibule

même de la crypte, le festin nous est servi et s'achève au milieu d'une joie exubérante dont les échos retentissent.

Nous redescendons, nous reprenons le train et il nous dépose à Tirynthe, la patrie d'Hercule. Aussi bien les murailles de l'acropole sont-elles les plus colossales de toutes et, par places du moins, mieux conservées que partout ailleurs. A la hâte nous les escaladons, tandis que le soleil s'incline et que ses feux mourants illuminent encore cette grande roche isolée où des hommes dans un siècle inconnu dressèrent ces remparts semblables à des œuvres surhumaines. Les légendes qui circulaient dans l'Argolide laissent soupçonner tout un passé en rapport avec la puissance de cette forteresse altière.

> ..... Que de guerriers perdus pour la mémoire
> moururent en héros avant Agamemnon.
> Nul chantre aimé des cieux n'a célébré leur gloire,
> et le gouffre des ans a dévoré leur nom.

La nuit vient, et au lieu d'attendre le train nous allons au devant de lui et nous cheminons assez longtemps. L'obscurité est complète, les coassements des grenouilles nous avertissent que le marais de Lerne se prolonge jusque-là. Si le train arrive sans nous voir, nous voilà obligés de quitter le remblais et de descendre dans les fossés au risque d'attraper tout au moins la fièvre. Heureusement le train s'annonce, s'arrête, nous prend et nous emporte à Nauplie.

Quelle surprise à notre arrivée !

En gare nous pénétrons lentement, au milieu d'une foule énorme, éclairée de la manière la plus étrange : des centaines de petits cierges brillent entre les mains de ces braves gens. Tout un peuple nous acclame.

Sur une estrade improvisée, que dominent les drapeaux des deux nations, la municipalité nous reçoit, nous harangue et Larroumet, Monceaux remercient. Aux cris de : « Vive la France ! *Zito i Gallia,* » nous répondons par ceux de :

« *Zito i Hellas,* Vive la Grèce! » La musique municipale joue la *Marseillaise* (apprise dans la journée!) et l'hymne grec. A sa suite on se range en cortège et nous entrons en ville. Notre marche devient triomphale; des illuminations, des flammes de bengale, des drapeaux, des trophées de verdure à profusion partout sur notre chemin! D'unanimes acclamations nous accueillent.

Des inscriptions significatives, *Navarin 1821*, se lisent çà et là. Les officiers, les dames, les autorités, le peuple se mêlent à nos groupes. Quelqu'un nous crie : « Nous ne sommes pas des Italiens! »

La France a là des amis sincères, à coup sûr les plus désintéressés. Leurs vivats retentissent longtemps encore lorsque nos canots nous ont ramenés à notre bord.

Et tandis que nous cherchons à goûter un repos bien gagné, les Grecs, assemblés en grande pompe aux pieds des autels resplendissants, assistent à leurs longs offices religieux où quelques-uns des nôtres, attardés à terre, sont placés au rang le plus distingué. Ils sont les heureux témoins de nouvelles manifestations en l'honneur de notre Patrie.

V

LE TEMPLE DU CAP SUNIUM. — LE PIRÉE. — ATHÈNES. — LES JEUX OLYMPIQUES. — LA VISITE DES ANTIQUITÉS. — L'ACROPOLE.

Est-ce un rêve! Voici seulement la quatrième aurore depuis notre arrivée en Grèce, et déjà nous avons vu tant de pays et de monuments!

Si vous avez suivi sur une carte notre itinéraire, vous vous étonnerez de l'ordre de nos étapes. Pourquoi donc avons-nous fait le périple du Péloponèse, alors qu'il paraît si simple d'aller de Delphes à Athènes par le canal du détroit de Corinthe? Nous aurions gagné du temps et complété fort agréablement notre instruction. Mais pour franchir le canal il faut payer, et un grand paquebot comme le nôtre serait mis à contribution d'une somme absurde. Notre fortune modeste ne nous permet pas d'aller à Corinthe... par cette voie, — et la plupart des navires agisssent comme nous. D'ailleurs, ils ne mettent pas en balance un gain de quelques heures et les risques du passage dans un chenal resserré!

Nous avons bien d'autres satisfactions et, le ciel aidant, quelques-unes qui n'étaient pas au programme. Le *Sénégal* est le navire le plus complaisant qu'on puisse imaginer. Pour nous plaire, il change parfois ses habitudes et abandonne la ligne droite. Il se rapproche des points intéressants qui sont aux environs de notre route. Nous allons ainsi rendre visite au fameux promontoire de Sunium, la pointe extrême à l'Orient de la Grèce continentale. Notre hélice tourne lentement pour nous permettre de mieux contempler, sous tous les aspects, la haute colonnade blanche qui se dresse au sommet du cap. Il semble que les Grecs

aient partout choisi les plus beaux sites pour les embellir davantage. Platon, assis sur les marches du temple d'Athena, enseignait à ses disciples les secrets de la philosophie, le culte de la raison et de la sagesse divine ! Il s'inspirait sans doute de toute l'harmonie du monument, de la terre, de la mer et du ciel.

Nous tournons et reprenons notre route vers Athènes. La mer, calme et radieuse, garde longtemps la trace de notre sillage. Au loin, nous avons aperçu les grandes cheminées des usines de Laurium, où l'industrie moderne, pour en retirer de l'argent et du plomb, traite avec grand succès les scories et les déblais immenses de l'exploitation inhabile des anciens.

Nous pénétrons dans le golfe Saronique, et de tous les côtés se succèdent les plus attachantes perspectives. Voici à gauche l'île d'Egine, dont les habitants tiennent une si grande place dans l'histoire de l'art. Avec quelle surprise on constate les manifestations si intenses, si puissantes de l'âme de ces petits peuples grecs. Celui-ci, par exemple, en vue d'Athènes, obligé de lutter sans cesse contre elle, sachant affirmer sa liberté, même dans ses œuvres d'art. Egine excellait à fondre les bronzes. C'est elle qui, dans sa belle période (530-460), peupla de statues admirées le sanctuaire d'Olympie et celui de Delphes. On trouve jusque sur la citadelle de sa rivale, sur l'acropole d'Athènes, des ex-votos signés par des éginètes. C'est à Egine qu'on inventa la monnaie... Aujourd'hui, 6,000 habitants vivent obscurément sur cette terre de médiocre étendue et au sol ingrat. 600,000 y trouvaient jadis, grâce aux beaux-arts, à l'industrie et au commerce, la fortune et la renommée.

A notre droite, le mont Hymette se dégage peu à peu. L'île de Salamine semble venir au devant de nous. Voici le fameux détroit où le génie de l'Europe triompha du colosse Asiatique.

Hélas ! l'atmosphère se trouble, le ciel est de nouveau cou-

vert, la pluie est imminente. Et pourtant notre entrée dans le port du Pirée, vers dix heures du matin, est un des beaux moments de notre voyage. Ce port, où Chateaubriand n'avait pas rencontré une seule barque, mais un douanier et un seul magasin, où pour tout bruit il avait entendu les cris des alcyons et le murmure des vagues, est rempli de bâtiments ; les quais sont bordés de maisons et de docks sur plus d'un kilomètre de longueur.

Les navires ont célébré la Pâque en se couvrant du jeu complet de leurs pavillons, et je vous laisse à penser si nos photographes en profitent !

Le *Sénégal* peut mouiller à une encablure de terre. Vingt barques, aux guirlandes de flammes multicolores, s'empressent vers la coupée, se tiendront pendant notre séjour à notre disposition et feront le va et vient du bord à la terre. Décidément, les Messageries maritimes ont tout prévu et méritent notre gratitude. Chaque nuit, s'il nous plaît, nous reviendrons goûter dans nos cabines un repos bien mérité et qu'aucun hôtel par cette période de jeux olympiques et de cohue n'aurait pu nous réserver.

Les communications entre le Pirée et Athènes ne sont pas ce que pourraient désirer des touristes aussi actifs que nous, aussi pressés. On peut choisir entre trois systèmes : la voiture de louage, le tramway à vapeur, le chemin de fer. La voiture est sous la main, mais elle met deux heures à faire la route et le prix est à débattre. Les gares sont au bout du port, à deux kilomètres, et l'omnibus ne passe jamais quand nous désirons ses services. Le tram fait son trajet en une heure ; le train ordinaire en trente minutes. Les départs sont assez espacés.

Naturellement, j'ai voulu connaître les trois routes, et je suis enchanté d'avoir utilisé d'abord le tramway. Il m'a fait passer à côté de la délicieuse baie de Phalère, où sont, à la belle saison, les bains de mer d'Athènes, et il m'a permis de voir peu à peu apparaître et grandir le rocher de

l'Acropole, qui domine si merveilleusement la plaine de l'Attique.

La route que suivent les voitures est large et assez mal entretenue. A moitié chemin est une pauvre auberge ; les chevaux s'arrêtent et tournent la tête vers un puits qu'ils connaissent bien ; le cocher descend et va boire un verre de *raki* avant de songer à ses bêtes ; on n'a qu'à suivre son exemple, sans perdre de vue l'horizon où peu à peu on se retrouve comme un voyageur qui revient dans son pays.

Enfin, pour en terminer avec les moyens de transport, le chemin de fer devient souterrain en entrant en ville et ses gares à ciel ouvert sont banales.

Notre arrivée ne cause aucune surprise ; nous sommes perdus dans la foule qui encombre la capitale.

Les rues sont pavoisées avec une incroyable prodigalité ; pas un morceau de cet horrible calicot qui est habituel chez nous, partout la noble et coûteuse étamine. Je n'ai vu nulle part de si grands drapeaux en telle quantité ; beaucoup ont deux, trois étages de hauteur, et il y en a souvent à toutes les fenêtres. Les couleurs grecques, le blanc et le bleu clair dominent, au milieu de tous les pavillons de l'Europe.

Ainsi parée, Athènes est très séduisante. En moins d'un demi-siècle, elle a pris ce grand air que nous admirons. Les rues des nouveaux quartiers sont bordées de palais. Ce mot n'est pas exagéré, car partout on a construit avec le marbre du Pentélique.

A côté des demeures opulentes que les princes de la finance, les Grecs commerçants de Moscou, de Constantinople, de Smyrne, d'Alexandrie, de Marseille, se sont fait construire, les maisons ordinaires ont leur mérite. On n'avait pas à lésiner sur l'espace, on a donné de l'air à toutes les parties de l'édifice. Cet horrible entresol, sombre et surbaissé de nos capitales occidentales et surtout de Paris, n'existe pas ici.

Les architectes se sont souvent inspirés aux sources allemandes, surtout dans les débuts du royaume. Les hôtels et les monuments de cette époque sont d'assez mauvais goût. Depuis quelques années, Athènes bénéficie de meilleures influences ; elle n'a pas craint de revenir à l'art grec, à la polychromie antique et avec succès. Ses rapides progrès sont remarquables.

Les millionnaires, dont je viens de parler, sont animés des plus louables sentiments. C'est un noble patriotisme que celui qui les encourage à doter leur capitale de musées, d'établissements pour l'instruction de la jeunesse, d'édifices publics somptueux. Il faut aller en Amérique pour trouver de semblables exemples de générosité.

La population est ainsi à bonne école.

Il ne faut pas confondre les paysans et les citadins. Les premiers m'ont paru très primitifs, et je concède que l'on trouve encore parmi eux des gens sans scrupule. Notre caravane a pu noter quelques faits qui prouvent que les brigands peuvent toujours se recruter aisément parmi les pâtres des montagnes. Mais on oublie vraiment trop qu'il faut beaucoup pardonner à des gens tenus durant des siècles dans la servitude et l'ignorance. Les nations les plus fières de l'Europe n'ont-elles pas toutes des habitants arriérés, dont la gendarmerie contient seule les mauvais instincts.

Les citadins d'Athènes, comme ceux de Nauplie, nous ont fait la meilleure impression. Ils sont serviables et courtois ; bon nombre parlent notre langue et sont venus souvent à notre aide avec beaucoup de gentillesse. Il suffisait d'être reconnus Français pour être très bien accueillis. En somme ce peuple m'a paru fort désireux de donner aux étrangers une bonne opinion de lui.

Chacun connaît les pénibles débuts du royaume, les folies commises, les fautes accumulées, depuis la bataille de Navarin et l'avènement de Capo d'Istria. Hier encore des faits fâcheux s'ajoutaient à tant d'autres. Cependant, il se peut

que ce premier siècle d'indépendance ne soit qu'une période de transition et que le peuple Grec soit appelé à jouer un rôle très important dans cette Europe orientale qui s'agite sans cesse depuis qu'elle existe et où se formeront longtemps encore les orages politiques du vieux monde. Que la Grèce soit sage et patiente, économe et prévoyante, active et laborieuse, elle justifiera le mot du diplomate de 1821 : Quelque chose de grand est né.

Les louanges que j'accorde justement aux Athéniens ne m'empêcheront pas de faire quelques réserves. Je trouve puéril leur enthousiasme délirant pour les jeux olympiques. A en croire leurs journaux, la restauration des jeux dans le stade panathénaïque doit être considéré comme « un événement historique d'une très grande portée. Désormais célébrés solennellement, à tour de rôle, dans les capitales du monde civilisé, etc., etc. ». La vérité est que cette célébration des jeux ne pouvait être, malgré tout, que la parodie des concours d'Olympie, de Delphes, de Corinthe et autres, qu'elle n'a pas eu plus d'importance qu'une représentation exceptionnelle à l'Opéra ou qu'une belle course à Longchamp.

Cela dit, j'ajoute que l'enceinte avec ses masses humaines était vraiment belle, abstraction faite de la vilaine couleur des modernes costumes des assistants. L'ancien stade est établi entre deux de ces collines qui forment le sol de la ville et sont les ramifications des contreforts du mont Hymette. Hérode Atticus, ce rhéteur grec qui, favorisé de la fortune, devint gouverneur de l'Empire en Asie et en Grèce, en avait fait un somptueux édifice. D'après Pausanias, il y avait presque épuisé la carrière du mont pentélique. C'est justement son ouvrage qu'a restauré un négociant d'Alexandrie, M. Georges Avérof. Une partie seulement des gradins est refaite en marbre avec le premier million offert par ce généreux patriote, mais en attendant la suite des travaux, les autres ont été établis en solides madriers peints en

blanc, et sur toute la ligne — deux fois 50 rangs sur 400 mètres de long ! — ils étaient garnis de bons coussins. Plus de 20,000 personnes y avaient pris place, à peine la moitié de ce qu'il peut contenir, mais sur les flancs des collines adjacentes il y avait encore des foules énormes qui apercevaient assez bien l'arène et devaient avoir une vue incomparable sur Athènes et les environs. Etaient-elles seulement capables d'en jouir ?

L'inauguration avait lieu sous la présidence effective de l'héritier présomptif, le Diadoque Constantin, secondé par ses frères Georges et Nicolas.

Un ordre parfait régnait partout ; nous avons pu arriver à notre place, puis circuler et nous retirer aisément sans rencontrer cette cohue qui dans notre pays aurait formé aux portes une masse impénétrable. Les consignes étaient indiquées par l'armée et respectées.

Lorsque la famille royale est entrée avec les princes invités et toute l'escorte, on a quelque peu salué et applaudi, et presque sans acclamations. Singuliers méridionaux que ces Hellènes ! Le roi Georges prit place sur un des deux trônes élevés au fond du stade, au milieu du premier gradin ; sur l'autre siège s'assit le roi de Serbie. Autour d'eux étaient rangés les princesses et les princes, parmi lesquels le grand duc Georges de Russie, fiancé de la fille du roi.

Les « jeux » se sont prolongés plusieurs jours et la course dite de Marathon a été gagnée par un grec, ce qui a violemment excité l'enthousiasme.

Je voudrais dire quelques mots des antiques restes de la cité de Minerve, de l'Acropole, mais est-ce possible après tant de voyageurs renommés et toutes leurs publications !

En 1806, Chateaubriand trouva la ville enfermée dans un mur tout récent. C'est aujourd'hui ce que l'on peut appeler la vieille ville qui confine à l'Acropole. Elle est dé-

barrassée de ses murailles, à moitié rebâtie et riche çà et là de nobles débris des temps héroïques, de curieuses églises chrétiennes bien vieilles aussi dont les murailles sont bâties avec les débris des édifices grecs, romains et francs. Dans la direction de cette colline aiguë qu'on nomme le Lycabète et d'un illustre et pourtant modeste ruisseau, l'Illissus, des quartiers nouveaux ont surgi, fréquentés et animés, comme un bon coin de Berlin ou de Paris.

Je n'ai fait que les traverser hâtivement, j'avais un meilleur emploi de mes quatre journées! J'ai tâché de voir tous les vestiges de la grande Athènes et je dois déclarer qu'ils m'ont paru quelque peu abandonnés.

On allèguera peut-être que l'entretien des ruines en bon état, si je puis parler ainsi, exigerait des fonds que l'on n'a pas. Cette raison n'est pas une excuse dans un pays où l'on consacre deux millions à rebâtir un stade en marbre pentélique!

Je sais bien que la Société archéologique — dont les services d'ailleurs sont inoubliables — est en train de faire place nette autour du gymnase d'Adrien. Il est un peu tard, l'incendie du bazar ayant atteint fortement les ruines elles-mêmes. Auprès de la tour des vents, au Dipylon, quel désordre!

Et le temple de Thésée, le seul qu'ont épargné par hasard les incendies, les destructions aveugles, les maçons et les barbares, isolé dans un grand espace vide aux limites de la ville, n'est-il pas un dépôt de la voirie!

L'éphore général des antiquités, M. Cawadias qui a déjà tant fait, n'est pas toujours assez puissant.

Sur l'Acropole, rocher isolé, séparé comme Tirynthe par une distance rassurante de la mer et des pirates, une très antique peuplade avait établi son camp retranché. Plus tard, la population s'étant multipliée, s'installa dans la plaine sauf à revenir dans la forteresse aux jours de danger. Sous la protection de ses remparts cyclopéens,

on plaça les idoles et les trésors. Peu à peu le temple prit de l'importance, et mille ans peut-être avant notre ère, l'enceinte fut uniquement consacrée à la religion. Après la défaite des Asiatiques, les ruines dont ils avaient jonché la terre disparurent, et dans de nouvelles constructions l'art fit de tels prodiges que l'humanité entière en eut le bienfait. Aujourd'hui encore nous jouissons du rayonnement parti de cette colline sainte, le cœur de la Grèce.

C'est assez dire dans quel esprit nous la considérons, tandis que M. Salomon Reinach et MM. Perdriset et Fournier, membres actuels de l'Ecole française, nous expliquent ses diverses parties, retracent leur histoire et nous font visiter le musée.

Nous avons alors joui de quelques heures délicieuses. La nuit arrivée, tandis que les reverbères s'allumaient sur les avenues et que les chants tristes retentissaient dans le faubourg populaire du voisinage, nous errions encore auprès des ruines dont les masses sombres gardaient un attrait irrésistible. Il va sans dire que tous les jours nous sommes revenus là.

Parmi les narrateurs de voyages en Grèce, les uns sans préambule, sans hésitation ont tout admiré ; à les entendre, le ciel, la terre et la mer forment là un ensemble unique et qui impose le plus religieux enthousiasme. Ils se font volontiers l'écho du vieil Euripide : « Étranger, tu es arrivé dans la plus belle région de la terre, au pays des chevaux rapides où le rossignol chante mélodieusement, sous le feuillage sacré, à l'abri des feux du soleil et des froids de l'hiver. Là Bacchus se promène avec les nymphes, ses divines nourrices ; là fleurissent toujours, sous une rosée céleste, le narcisse, couronne des grandes déesses et le safran doré. Le Céphise répand ses eaux limpides et fraîches dans la plaine, etc. »

D'autres ont déclaré net que le charme des souvenirs

littéraires, de la poésie fille du rêve, faisait seul une merveille d'un pays sans arbres, inculte, poussiéreux, et tantôt brûlé par un soleil torride, tantôt glacé par le vent de Thrace, que le Céphise en particulier est sans eau, et que les nymphes de Bacchus sont laides et dépenaillées.

Je pense que ces deux opinions sont erronées. Il est un terme moyen que j'adopterais volontiers, si je puis d'ailleurs émettre un avis après avoir fait en Grèce une promenade si rapide et si limitée.

En vérité, j'ai trouvé là un ciel et une mer bien connus. C'est la Méditerranée avec ses bleus changeants, c'est le même beau ciel qui se mire partout dans ses eaux. Cette terre rocheuse, aride, stérile, émergeant des plaines vertes et fleuries, que de fois je l'ai rencontrée sur nos rivages méridionaux, dans la Provence, le Narbonnais, le Roussillon. Qu'elle est séduisante avec ses couleurs infiniment variées aux diverses heures du jour, et ses lointains admirables, violets et roses.

Mais autour de la Grèce, plus que nulle autre part, les rivages offrent des golfes profonds et sinueux, capricieusement semés d'îles gracieuses ; de tous les côtés la terre se présente avec la plus douce gradation des plans ; les montagnes ont à l'horizon des lignes si harmonieuses qu'on dirait des monuments. Selon le mot d'Ampère, dans ce pays où l'art est si naturel, il y a de l'art dans la nature.

Ce paysage déjà exceptionnel, et nous l'avions ainsi jugé dès Ithaque, animez-le par la magie des souvenirs et au travers des ruines dont le sol est partout semé, vous voyez le passé renaître, les hommes, les héros et les dieux !

Voilà pourquoi notre visite à l'Acropole restera comme le meilleur épisode d'un voyage enchanté. Les propylées, les temples de la Victoire et d'Erechthée, le Parthenon, puis, au pied de la muraille, l'odéon d'Hérode Atticus, le théâtre de Dionysos ; plus loin, la double terrasse du Pnyx, le rocher de l'Aréopage, au-delà, vers les limites de la

plaine, Salamine, Eleusis, la route de Marathon, nous reconnaissons tout avec une joie profonde. Nous avons aussi une satisfaction intime et fière d'éprouver ces sentiments qui découlent de notre modeste éducation classique. La Grèce moderne, le monde actuel s'effacent de notre esprit et lui laissent toute liberté de vivre quelques instants au milieu de l'Athènes antique, dans son activité féconde, glorieuse, immortelle.

VI

LE MUSÉE CENTRAL ET LE MUSÉE DE L'ACROPOLE

Athènes possède deux collections principales : l'une au Musée national, l'autre au musée de l'Acropole. Toutes deux nous ont été libéralement ouvertes, malgré les solennités et les fêtes de la semaine. Il faut noter que l'admission du public dans les galeries entraînait la présence d'un nombreux personnel subalterne. Les principaux fonctionnaires étaient également là, et, à leur tête, M. Cawadias, « éphore » ou directeur général des antiquités. Ce savant est un élève des universités de France et d'Allemagne, et, avant sa nomination (1886), il était connu par son habile exploration du sanctuaire d'Esculape à Epidaure et par des publications qui témoignaient déjà d'une rare connaissance de l'histoire de l'art grec et de l'épigraphie.

Les collections dont le noyau remonte à 1829 furent, en 1834, rassemblées dans le Théséion et autres endroits. Le Musée central ou national, inauguré en 1874, mais qui n'avait alors que l'aile occidentale, fut achevé en 1889, et le classement des antiquités vient à peine d'être terminé. « Leur organisation est tellement parfaite que je n'en connais pas dans toute l'Europe de mieux arrangés... M. Cawadias peut être fier de ce qu'il a fait. » Ainsi s'est exprimé M. S. Reinach dans ses chroniques d'Orient, et nous avons pu voir la justice de ce bel éloge. J'ajouterai que M. Cawadias a l'air d'être un très brave homme, d'allure modeste et tout à fait serviable ; il est un de ces peu nombreux conservateurs de musée qui pensent que les collections appartiennent au public.

J'aurais bien quelques observations à faire sur les détails

de ces musées. D'abord, les antiquités primitives y sont encore trop dédaignées. L'âge de la pierre en Grèce, si intéressant puisqu'il a des legs notables dans l'art mycénien, devrait y être mieux représenté. Le temps est passé où l'on pouvait négliger cette phase de la civilisation, dont les fouilles de Troie ont montré le rôle considérable et la longue durée.

La salle mycénienne elle-même n'est pas ce qu'elle devrait être. Je rends hommage à la décoration murale de cette belle galerie ; mais les trésors féeriques qu'elle renferme pourraient être, ce me semble, mieux classés et mieux présentés. Il est vrai que la salle est déjà petite pour tant de richesses et qu'en outre il y a un bon catalogue de tout l'ensemble du musée.

Les antiquités mycéniennes, fruits des fouilles de Schliemann poursuivies à Mycènes et sur divers points de la Grèce par la Société archéologique d'Athènes, ne peuvent être décrites ici. Il faut voir ces masques et ces parures d'or, ces poignards de bronze avec leurs incrustations d'ors teintés et d'argent, figurant des scènes d'une vie intense, ce fragment de vase d'argent avec la représentation du siège d'une ville, ces gemmes gravées, enfin ces coupes d'or, trouvaille de M. Tsoundas, où sont estampés et ciselés en beau relief sur l'une la capture des taureaux, sur l'autre les taureaux domptés (1).

Quelque importante que soit la galerie égyptienne, on ne s'y arrête guère, attiré que l'on est par les séries grecques, naturellement les plus belles et les plus nombreuses du monde.

L'art grec proprement dit commence au huitième siècle. De 776 à 475 av. J.-C., les statues ont des lignes dures, les lèvres entr'ouvertes, ce qui produit un sourire typique ;

(1) Œuvres capitales dont Toulouse (Musée Saint-Raymond) possède le fac-simile, grâce à l'entremise de M. S. Reinach.

le corps est droit, d'aplomb sur la pointe des pieds ; la chevelure et la barbe sont formées de lignes régulières et parallèles, le vêtement est collé au corps et les plis sont massifs. Elles sont comme taillées dans un bloc de bois, dans une planche ; de là le nom de *xoana* qu'on leur donnait.

C'est en Attique et dans le Péloponèse que l'art arrive à son plus haut degré de perfection pendant la période qui suit les guerres médiques et précède la fin du règne d'Alexandre. L'art de l'Attique puise sa force dans une entière liberté ; sous l'influence du génie de Phidias, il atteint une grandeur et une pureté d'inspiration qui ne seront jamais dépassées ; ensuite, avec Scopas et Praxitèle, il devient plus intime, se plaît aux sujets gracieux, se dégage de la tradition religieuse et cherche dans la vie réelle le caractère individuel et personnel. L'art du Péloponèse a pour chefs Polyclète au cinquième siècle et Lysippe au quatrième, et poursuit l'idéal d'élégance de la forme humaine.

Après Alexandre, les artistes recherchent l'effet avec une grande habileté d'exécution ; ils visent au colossal, mais c'est déjà le début de la décadence qui s'accentuera lorsque Rome aura triomphé ; on se bornera à reproduire, d'une manière servile, mais non sans élégance, les chefs-d'œuvre d'autrefois, on multipliera surtout les portraits.

Que de sculptures précieuses correspondent à tous ces moments, à tous ces aspects de l'art, depuis cette idole archaïque d'Artémis, trouvée à Délos, ces types mystérieux qui sont le premier modèle du corps nu, et représentent, non pas tel ou tel dieu, on n'en est pas encore là, mais la figure humaine tout simplement ; bon nombre de ces monuments sont célèbres et classiques.

Avec quel charme on suit la série des marbres funéraires : D'abord les stèles, bas-reliefs du cinquième et du quatrième siècle, c'est-à-dire des plus belles périodes, qui, dressées sur les tombes, rappelaient la figure du mort dans une scène

typique de la vie; il est presque toujours assis, ayant auprès de lui sa femme ou son mari, sa fille, son fils ou son père lui serrant la main, sa servante attachant sa sandale ou lui présentant son coffret à bijoux, etc.; la sérénité de la foi spiritualiste apparaît sur tous les visages. Puis de grands beaux vases très allongés et finement décorés; les mêmes scènes d'adieu sont ciselées sur leurs flancs avec une saillie très faible et dans de petites proportions.

Viennent ensuite les grands sarcophages de l'époque romaine plus ou moins couverts de sculptures ornementales, de scènes enfantines, d'animaux à l'orientale, lions et griffons.

La céramique nous offre des séries parallèles, mais d'une bien plus haute antiquité. Par exemple, celles de la colline d'Hissarlik, en Troade, antérieures à la guerre de Troie, et de Théra (Santorin), remontent au-delà du XIIe siècle. Les vases de style géométrique, trouvés principalement à Athènes, près du Dipylon (au Céramique extérieur) succèdent aux exemplaires mycéniens. Les vases avec motifs orientaux, c'est-à-dire avec des bandes d'animaux et d'êtres fantastiques et les premières figures de dieux helléniques, sont tous antérieurs au VIIe siècle.

La peinture se dégage ensuite des influences étrangères et, noire sur fond rouge, ne sort guère des scènes de la mythologie (VIe et Ve siècles). Enfin, bientôt après, on commence la fabrication des innombrables vases que, par erreur, on attribua si longtemps aux Étrusques, parce qu'on en avait recueilli beaucoup dans les anciens gisements de l'Italie. Ils sont caractérisés par des figures rouges, couleur de la terre, sur fond noir (IVe et IIIe siècles).

Les vases blancs (les Lecythes), provenant d'Athènes et d'Érétrie exclusivement, sont peut-être ceux qui enchantent le plus le voyageur, tant il y a de finesse, de goût, de sûreté de main, d'élégance dans leurs esquisses qu'anime un léger coloris et qui se rattachent au rituel funéraire.

Les terres cuites, les statuettes de Tanagre, en Béotie, et de Myrina, en Asie-Mineure, sont justement renommées. Notre Louvre en possède une série qui rivalise avec celle d'Athènes, et la gravure a popularisé ces types ravissants, ces adorables petites femmes exquises par l'attitude, l'allure du vêtement, la coquetterie du geste, l'expression des traits; c'est aussi une révélation de la vie quotidienne des familles, des scènes les plus intimes. Une série représente des figures vulgaires ou grotesques, avec un art étonnant de verve et d'esprit.

Les bronzes, principalement ceux d'Olympie, occupent la suite des galeries. Il y a là quelques-uns des plus beaux antiques que l'on connaît et quantité d'autres qui, par leur ornementation ou leur technique, sont infiniment instructifs, armes, ustensiles, bassins et trépieds, parures, amulettes, ex-votos, poids inscrits, bulletins de vote, etc. Parmi eux on remarque, à côté de la tête de Zeus et d'autres chefs-d'œuvre, les curieuses statuettes de Minerve, formées par deux feuilles accolées et donnant une image de la déesse différente sur chaque face.

Le musée qu'on a édifié sur l'Acropole, mais en contre-bas, dissimulé sur la pente de l'angle oriental, ne contient que des objets recueillis dans l'enceinte, lorsqu'on put dégager les monuments antiques des constructions barbares qu'on avait accumulées contre eux, et surtout au cours des fouilles poursuivies par M. Cawadias, de 1885 à 1890, dans le sol même de la colline.

Après Salamine, les Athéniens retrouvèrent leur Acropole ravagée par les Perses. Partout les ruines les plus lamentables! Les Asiatiques s'étaient surtout acharnés contre les temples et les dieux des vaincus. Il fallut réparer ces outrages et faire grand. On se mit d'abord à niveler le sol ; les débris épars et innombrables des sculptures furent employés à combler les dépressions du rocher. Ce sont ces pierres que M. Cawadias a retrouvées et qui, après plus de 2,000 ans,

ont revu la lumière et mieux conservées, malgré leurs mutilations, que la plupart des œuvres demeurées en place, mais exposées à toutes les intempéries. Les statues, notamment, se sont montrées revêtues des couleurs que l'on soupçonnait à peine.

Le style de ces œuvres archaïques a dépassé toutes les prévisions. Les plus anciennes sont en tuf, pierre facile à travailler et qui favorisa la naissance et le développement de l'art plastique à ses débuts. Les monstres, les animaux, les personnages ont, sous leur étrange coloris, des formes très curieuses. Un grand taureau attaqué par des lions est, comme d'autres morceaux, étonnant d'originalité, de force et d'allure.

Quel singulier aspect devait présenter l'Acropole avec ses monuments ainsi décorés et un peuple de statues dressées sur des bases variées, distribuées dans les rochers !

La série qui captive invinciblement l'attention est celle des quatorze grandes statues de marbre, ex-votos représentant les prêtresses ou les adoratrices d'Athêna, plutôt que la déesse elle-même. Elles sont d'un travail inégal, souvent assez supérieur pour montrer la voie où devait s'engager Phidias. De proportions élancées, debout dans leur attitude hiératique, les pieds joints et les jambes serrées comme dans une gaîne, elles ont la même physionomie et un air de famille évident. L'artiste a eu pour but un idéal conventionnel, mais si toutes les figures ont les mêmes yeux obliques, les coins de la bouche retroussés par un même sourire railleur, les traits diffèrent de l'une à l'autre d'une manière très sensible, sans qu'on puisse y voir des portraits. Que de combinaisons dans l'agencement de leur chevelure frisée, aux nattes nombreuses distribuées sur le dos et sur la poitrine suivant une mode souveraine. Avec quel soin sont rendus les détails du costume compliqué, lin ou laine, tricot ou tissu, dont les plis harmonieux ne dissimulent pas les saillies du corps.

La chevelure est rutilante, les lèvres rouges, un trait noir souligne l'arc des sourcils et le bord des paupières ; la pupille est noire, entourée d'un cercle rouge figurant l'iris. Les chairs restaient blanches, ou du moins le marbre était revêtu d'une patine de cire, d'un frottis d'huile dont la trace n'existe plus, mais que les textes affirment, et qui lui donnait un ton d'ivoire.

Certains vêtements sont garnis de broderies légères semées d'ornements divers, grecques, fleurons, pointilllés, peints en rouge, plus rarement en jaune ou en or. Ils ont même quelquefois une teinte générale d'un bleu très pâle. Toutes ces couleurs sont très atténuées depuis qu'elles ont été remises à la lumière.

Cette ornementation fragile empêchera que ces statues soient jamais moulées. Les phototypies de l'ouvrage de M. Cawadias sont médiocres. Ceux qui voudront connaître ces idoles mystérieuses devront se rendre auprès d'elles. Ils sentiront comme nous leur indicible attrait.

VII

L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

On connaît fort peu chez nous, en dehors de l'Université, l'Ecole française d'Athènes. N'est-ce pas, d'ailleurs, la faute de l'Ecole et des siens ? Vit-on jamais un pareil souci de faire le bien obscurément. Il n'existe pas une notice sur l'Ecole d'Athènes, et, s'il est question d'elle dans le volume publié l'autre année à propos du centenaire de l'Ecole normale, ces quatre pages sont cachées dans le chapitre intitulé : *Les Normaliens en Voyage.*

L'Ecole fut fondée, il y a juste cinquante ans, par M. de Salvandy, sous le vocable : « Ecole française de perfectionnement pour l'étude de la langue, de l'histoire et des antiquités grecques. » Il était dit, dans le décret, que les professeurs pourraient ouvrir, avec l'autorisation de S. M. le roi de Grèce, des cours publics et gratuits de langues et littérature françaises et latines. Cette clause était une concession à l'un des membres du gouvernement grec. Son application, qui risquait de porter un coup fatal aux progrès et à la valeur de l'Ecole, fut peu de temps en vigueur.

On assure que l'Ecole ne prit vraiment sa direction qu'après avoir été rattachée, en 1850, à l'Institut. Mais un des premiers membres de l'Ecole, Eugène Gandar, jeune homme d'un grand talent et qui mourut à la fleur de l'âge peu après son retour, avait écrit à sa famille et à ses amis des lettres qu'on a publiées et où je trouve le passage suivant : « Le grand-maître (M. de Salvandy) veut que les premiers sujets de l'Université mûrissent leur esprit et complètent leur éducation par des voyages utiles ; il veut

que nous apprenions à connaître l'antiquité ailleurs que dans les livres et le monde ailleurs qu'en France. Aussi profite-t-il sans hésiter de ma bonne volonté et me laisse-t-il maître de m'arrêter, autant que je le trouverai sage, dans toutes les villes où je verrai un sujet de profitables recherches et de fécondes observations. Il m'encourage à voyager en Orient et désire que je n'y voyage pas seul. Si les ressources du ministère le permettent, il veut aider mes collègues, comme moi, à visiter toutes les côtes de l'Asie, la Troade et la Palestine ; et sans doute il nous fera revenir par Ravenne et Venise. Son rêve, car son esprit aventureux rêve toujours, serait de nous donner plus tard une seconde mission pour séjourner dans les Universités d'Allemagne et d'Angleterre. »

Tout le monde sera d'accord pour reconnaître que ce simple programme était en avance sur son époque et que sa réalisation aurait suffi à favoriser beaucoup les progrès de notre enseignement public. Lorsque l'Ecole fut placée sous le patronage de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et que les deux jeunes normaliens envoyés chaque année en Grèce pour y passer deux ou trois ans eurent mandat de faire pour l'Académie quelques Mémoires, l'Ecole se mit à reprendre toute l'étude archéologique du pays et à faire progresser la connaissance approfondie de l'antiquité, aux divers points de vue de l'histoire, de la littérature et de l'art.

Un des premiers travaux dans cette voie nouvelle et féconde est celui de Beulé, qui sut découvrir la véritable entrée de l'acropole et dégager l'escalier des propylées. Ces fouilles, présentées habilement au public, firent grand honneur au jeune savant qui devait devenir ministre vingt ans plus tard.

Le modeste traitement de professeur à ses débuts, alloué par l'Etat à ces jeunes maîtres, ne suffit pas à de longs voyages ni à de sérieuses recherches, mais le budget de l'Ecole

contient des prévisions à ce sujet. De plus, les membres reçoivent des missions spéciales, et c'est ainsi qu'on les a vus à l'œuvre, un peu partout, dans ces dernières années, à Delos, Myrina, Samos, Elatée, Mantinée, Delphes... Grâce à ces allocations, bien modestes, le Louvre, les musées d'Athènes surtout, se sont enrichis d'œuvres d'art inestimables, l'histoire a conquis des trésors non moins précieux et plus nombreux encore.

Les pensionnaires de la villa Médicis, à Rome, viennent ordinairement parfaire à Athènes leur instruction artistique; ce sont surtout les architectes qui ont fréquenté l'Ecole. Cette alliance des lettrés et des artistes a produit les plus heureux résultats. Mais combien de ces travaux consacrés à la restauration des édifices antiques restent cachés et perdus à Paris, dans les archives de l'Ecole des beaux-arts.

Le directeur nommé par M. de Salvandy était un professeur de rhétorique du collège Henri IV, ancien professeur de la Faculté de Dijon qui, dans cette ville, prit une large part au mouvement insurrectionnel de 1830 et fut décoré pour ce motif. D'autre part, il fit avec Quicherat un dictionnaire latin-français devenu classique. M. Daveluy resta vingt ans à la tête de l'Ecole d'Athènes, jouant un rôle très effacé.

Les quatre directeurs nommés après lui avaient tous passé par l'Ecole. Ce fut d'abord Emile Burnouf, héritier d'un grand nom, mais dont l'érudition superficielle et fantaisiste prêtait à sourire. Cinq ans après, Albert Dumont fut chargé de remettre en bon chemin l'Ecole qui périclitait, et il ne s'éloigna d'elle que pour occuper en France la haute fonction de directeur de l'Enseignement supérieur. On sait qu'il avait déjà rendu des services considérables, lorsqu'il mourut prématurément, ayant achevé, d'ailleurs, de beaux ouvrages archéologiques et presque terminé celui qui concerne la céramique de la Grèce, véritable monument

élevé à l'histoire de l'art et dont Chaplain, l'illustre graveur, avait dessiné les planches en Orient même. Dumont a laissé à l'Ecole des souvenirs ineffaçables. C'est évidemment le premier directeur qui s'inspira des idées de M. de Salvandy et sut y ajouter.

Jusque-là, les travaux de l'Ecole n'étaient pas toujours publiés ; quelques-uns prenaient place dans les Archives des Missions scientifiques ou dans des ouvrages spéciaux. Dumont fonda, en 1877, le *Bulletin de Correspondance hellénique*, qui fut immédiatement un des recueils les plus estimés.

Il faut tout dire : en 1874, à l'exemple de la France, les Allemands avaient fondé à Athènes leur Institut archéologique et, dès 1876, ils avaient leurs *Mittheilungen*. Ils nous avaient donc devancés de quelques mois. Mais cette concurrence se poursuit justement à l'honneur de notre pays.

L'Ecole, après Dumont, continua sans arrêt sa marche ascendante, sous la direction d'abord d'un helléniste renommé, M. Foucard, puis, après 1891, de M. Homolle. Ce savant, mieux inspiré que son prédécesseur, ouvrit toutes grandes les portes de l'Ecole et tint à honneur d'être, si je puis ainsi dire, l'ambassadeur des lettres françaises auprès de l'élite d'Athènes.

Depuis seize ans, il avait parcouru la Grèce, et ses découvertes de Délos en particulier l'avaient mis au premier rang dans l'estime publique.

Grâce à lui, la grosse affaire des fouilles à Delphes fut menée à bien. Il ne restait pas beaucoup de centres importants pour l'histoire à remettre au jour. A Olympie, l'Allemagne nous avait remplacés, j'ai dit avec quel succès. Il fallait Delphes à la France pour rétablir l'équilibre. Mais sur l'emplacement des ruines était le village de Castri, — 350 maisons et 700 parcelles ! — qui refusait toute transaction amiable. La Chambre grecque, la Boulè, dut voter une loi autorisant l'expropriation, et le Parlement

français donna la forte somme, 500,000 francs (1891). Quand on pense que depuis 1860, date des premières fouilles de Wescher et Foucard au temple d'Apollon, on n'avait pas eu en France de crédit disponible pour continuer !

Dès la reprise des travaux, en octobre 1892, et surtout en 1893, les satisfactions ne manquèrent pas aux explorateurs et à leur chef. Parmi les milliers d'inscriptions, pages inédites ajoutées à l'histoire ; parmi tant de sculptures qui comblaient de larges lacunes, s'était rencontré cet hymne à Apollon, que tout le monde voulut entendre et connaît aujourd'hui.

M. Homolle le fit exécuter dans une soirée donnée à l'Ecole. Le roi, sa famille, tout le corps diplomatique étaient présents. Ce fut vraiment une fête nationale pour la Grèce et, d'autre part, l'exposé des découvertes de Delphes fut un triomphe pour la science française.

Lorsque le grand ouvrage préparé par M. Homolle et ses collaborateurs, en tête desquels il faut placer M. Couve aura paru, — il tarde peut-être un peu trop, — on comprendra ces paroles de Furtwaengler : « Ces fouilles ont mis au jour des richesses que l'on ne soupçonnait pas et que même les plus présomptueux n'auraient point osé espérer. »

Telle est l'œuvre de l'Ecole d'Athènes.

La brièveté de mon séjour ne m'a permis que d'entrevoir la maison où est installée cette ruche laborieuse, au pied du Lycabète. C'est une demeure pareille à celle d'un simple particulier, modeste dans ses goûts et jouissant d'une petite aisance. Il y a quarante ans, elle était isolée à l'extrémité de la ville neuve, en pleine campagne, et, dans ces derniers temps, les constructions se sont multipliées autour d'elle comme par enchantement. Les terrains en friche, parsemés d'amandiers, dont parlent les lettres de Gandar, sont bien loin. L'Ecole a seulement gardé son jardin, et il m'a semblé qu'elle avait encore la jouissance des vues

lointaines qui enchantaient les premiers occupants et les dédommageaient de la rusticité des installations intérieures.

J'ai cité Gandar, j'aurais pu rappeler aussi un écrivain autrement populaire, Edmond About ; ils donnent l'impression très nette de leurs ennuis durant leur séjour à l'Ecole. Ce qu'ils racontent de leurs camarades nous prouve que le spleen était général. Et certes, ce n'étaient ni l'enthousiasme pour cette terre sacrée ni l'amour du travail qui leur manquaient.

Mais ils avaient la nostalgie des salons de Paris ; ils étaient de cette grande famille normalienne qui ne se plaisait qu'au bord de la Seine, dans ce milieu supérieur, et se trouvait partout ailleurs exilée.

Gandar et About sont principalement d'accord sur ce point que le climat du Midi, le soleil, la chaleur sont insupportables. « J'ai une indigestion de ciel bleu, de montagnes bleues, de poussière bleue et de tout ce qui constitue un pays chéri des dieux. On attrape des coups de soleil en plein minuit... etc. » L'autre s'exprime ainsi : « L'été d'Athènes est brûlant ; on prend en haine le vent, le soleil, la douce lumière du ciel... Depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir, il est impossible de sortir et la vie est pénible, même à l'ombre... Aujourd'hui, j'ai traversé deux rues avant le dîner, et j'ai considéré ce fait comme un exploit. »

Il est assez fréquent d'entendre des gens du Nord gémir ainsi lorsqu'ils traversent l'été notre Languedoc ou notre Provence. Sont-ils sincères ? Regrettent-ils les brumes de leur pays, ses bises glaciales, son ciel gris ! Qu'ils y restent !

VIII

L'ILE DE DÉLOS

Nous nous sommes éloignés d'Athènes avec un profond regret. J'y ai entrevu seulement des jouissances dont je n'avais pas soupçonné l'étendue.

Ainsi, je croyais qu'il me suffirait de passer rapidement à travers les musées, que j'y retrouverais des œuvres bien connues.

La vérité est que ces œuvres sont bien au-dessus des copies et des reproductions quelles qu'elles soient ! En face des marbres de Paros avec leur teinte aimée des dieux, comme disait Platon, avec leur transparence et leur lustre, on prend le plâtre banal en horreur.

D'autre part, il est difficile de voir de plus mauvaises photographies que celles des marchands. Les monuments sont reproduits sans aucun souci de l'éclairage, de l'état du ciel. L'entourage est sacrifié, comme s'il n'était pas souvent nécessaire à leur genre de beauté. Les statues surtout sont maltraitées ; on ne s'est nullement préoccupé de leur modelé merveilleux. Je sais bien qu'on ne peut transporter ces grosses pièces dans un atelier spécial ; mais, en employant rideaux, réflecteurs, lumière artificielle, etc., on pourrait obtenir un bon résultat. Les objectifs sont souvent insuffisants, la mise au point fausse. Enfin, pour les sculptures comme pour les édifices, les fonds sont refaits et, par suite, les contours de l'œuvre odieusement outragés.

Les livres, les plus beaux et les meilleurs, où ces vues insuffisantes ont été reproduites en subissant des altérations nouvelles, ne nous donnent qu'une idée pauvre et inexacte de l'art grec.

Si je n'avais pas considéré l'excursion de Délos, sous la conduite de M. Homolle, comme une des parties essentielles de notre programme, j'aurais laissé le *Sénégal* rentrer sans moi et Athènes m'aurait gardé longtemps. Quinze de nos compagnons — la plupart de nos méridionaux — nous quittèrent, séduits par les perspectives de Constantinople et du Bosphore et filèrent au nord, tandis que nous descendions à l'est. Je reprenais mon rang dans notre phalange où l'intimité devenait plus grande, et, dans ma cabine dépeuplée de Toulousains, où ne restait que le plus aimable des étudiants marseillais, j'abaissais avec satisfaction ma couchette d'un étage.

Une fois de plus, nous avons marché de nuit, et, au matin, nous étions au cœur de la mer Egée, au milieu de l'archipel dont plusieurs îlots tiennent une si grande place dans l'histoire.

Rochers aux pentes raides, sans arbres, parfois élevant leurs têtes chauves à 500, 800 et 1,000 mètres de hauteur, ce sont les sommets des montagnes qui, après avoir formé les digitations de la Grèce et d'Eubée, la grande île, plongent sous les eaux et se prolongent au loin.

Ici, ce sont des roches primitives, le granit et les gneiss, comme à Délos; là, des calcaires, des marbres, par exemple la masse imposante de Paros ; ailleurs, à Santorin, les laves et les déjections d'un volcan sous-marin, centre d'action des forces telluriques qui, si souvent depuis les âges préhistoriques, ont agité et bouleversé cette terre.

Il est possible que les hommes aient effectivement vu Délos surgir au-dessus des eaux, s'affaisser et reparaître. Il n'en fallait pas davantage pour attirer sur elle une religieuse attention à cette époque où l'esprit humain divinisait les phénomènes naturels. « Libre de tous liens, dit Callimaque, tu flottais sur la mer... et tu fixas enfin tes racines au milieu des flots de la mer Egée. » Elle est classique l'ode qui raconte les traditions, les terreurs de Latone cherchant, à

travers la Grèce, une retraite sûre et s'arrêtant à Délos pour y déposer, à l'abri de l'implacable jalousie d'Héra, le double fruit de son amour avec Zeus, Apollon et Artemis.

Comme à Delphes, à Olympie, les conditions naturelles expliquent en partie le rôle de cette petite terre, l'épanouissement de son sanctuaire. Son nom signifie *brillant ;* or, le gneiss schisteux qui alterne avec son granit, est tout pétri de larges paillettes de mica étincelant au soleil. Du haut de sa colline on aperçoit les autres îles formant véritablement un cercle autour d'elle. Là, se justifie le nom de leur groupe, les Cyclades, toutes comme autant de nymphes, soulevant leur chevelure d'or au-dessus de l'azur des eaux et menant à la ronde leur chœur harmonieux.

Délos est double, deux îles portent le même nom.

Nous contournons la grande et nous découvrons, à ses côtés, la petite, la terre sainte, but de notre pèlerinage. Un chenal étroit et assez long les sépare, rendu dangereux par deux écueils contre lesquels se brisent les vagues. Le vent du nord souffle avec une violence extrême, et, malgré la profondeur de la mer, notre vaisseau ne s'aventure qu'avec de sérieuses précautions. C'est probablement le plus grand navire qui ait jeté l'ancre auprès de ces îlots déserts. Nous devions mouiller au nord, dans le port qui fut jadis très vivant et populeux, en vue des ruines du temple principal, force nous est de rester à l'abri de la grande Délos.

Notre administration avait prévenu les bateliers de l'île voisine de Syra et deux grandes barques ont pu parvenir au rendez-vous. La mer avait emporté un matelot presque au départ !

Cependant, le transbordement s'accomplit. Il est malaisé de descendre de notre échelle dans des bateaux qui dansent ferme contre le *Sénégal*, et surtout de les quitter lorsqu'ils touchent à terre, sautant bien mieux encore contre les rochers. Il faut toute la vigueur des matelots grecs pour nous

aider à sortir de ce mauvais pas. La pierre est corrodée et semée d'aspérités aiguës. Plusieurs d'entre nous poussent de brèves exclamations, que le vent heureusement emporte.... avec un ou deux chapeaux.

On tient un rapide conseil, et, avec une rare unanimité, on décide de renoncer à déjeuner « sur l'herbe. » On épargna ainsi à la vaisselle du *Sénégal* le débarquement et un désastre.

La tête encapuchonnée, fortement sanglés, nous commençons, en dépit du vent sonore, la visite méthodique de Délos, arête de terre de cinq kilomètres de long sur un de large, qui s'élève au centre, à 106 mètres de hauteur. Cette éminence est le Cynthe, autour duquel, surtout à l'ouest, s'échelonnaient les monuments et les maisons. La plage en était couverte.

Dans une de ces conférences faites à bord et qui ont été si instructives, M. Homolle nous avait mis au courant de l'historique des fouilles et de leurs résultats. A cet avantage j'en joignais, pour ma part, un autre. J'ai eu la bonne fortune d'être lié d'amitié, pendant plus de quinze ans, avec ce bon et loyal Albert Lebègue, qui commença l'exploration et ouvrit la voie aux découvertes.

Membre de l'Ecole d'Athènes (promotion de 1870), il avait pris Délos comme but de ses travaux, et il fit paraître, en 1876, ses *Recherches,* ouvrage remarquable, qui vint déranger les théories admises. A cette époque, trouver du nouveau n'était pas toujours un titre dans le monde universitaire. Lebègue fut condamné à la province et il eut l'honneur d'inaugurer à la Faculté de Toulouse le cours d'antiquités grecque et latine.

On sait sa fin prématurée au lendemain de ses belles fouilles à Martres-Tolosane, qui ont enrichi notre Musée gallo-romain de monuments figurés du plus haut intérêt.

J'avais donc bien souvent causé de Délos avec lui, et tous ces souvenirs, on le comprend, étaient à cette heure à la

fois pénibles et doux. J'ai eu la satisfaction de voir d'abord que justice était rendue à l'œuvre de Lebègue. Lorsque mes compagnons réunis sur les pentes du Cynthe ont débouché sur le ressaut de terrain qui possède le monument principal découvert par lui, tous ont manifesté leur étonnement et leur admiration.

Imaginez une large fente dans la montagne. Les flancs de granit s'élèvent droit et l'homme a jeté sur l'espace un toit colossal de dix énormes dalles arc-boutées deux à deux. Ces blocs, dégrossis à peine, sont très exactement assemblés. On avait ainsi une caverne majestueuse qui correspond à la première période des constructions pélasgiques, au début préhistorique des acropoles.

C'est sans doute plus tard que ce lieu devint un temple. On construisit une façade en pierres sèches, puissante et rudimentaire. Une statue dont Lebègue a retrouvé le piédestal encore en place, fut dressée dans le sanctuaire et, devant la porte, s'éleva le trépied dont le support de marbre est aussi conservé.

La situation de cet édifice, le superbe panorama qui s'étend à nos pieds viennent à l'appui de toutes les raisons tirées de l'archéologie ou de l'histoire et démontrent qu'il fut le berceau et l'oracle primitif d'Apollon, la caverne du Soleil, selon l'expression d'Homère, le temple construit avec de vieux rochers, *saxo vetusto*, dont parle aussi Virgile.

Des éboulements énormes avaient recouvert ces constructions et les fouilles coûtèrent cher. Les modestes crédits octroyés à Lebègue ne lui permirent pas de descendre dans la plaine ; mais il déblaya le temple ionique élevé à Jupiter et à Minerve sur la pointe du Cynthe et y recueillit de nombreuses inscriptions.

Dans son chapitre intitulé : Géographie de l'île, il trace le programme des recherches à faire. Il indique à ses successeurs quelle tâche ils devront accomplir, et il leur annonce une réussite assurée. Ce sont ses propres expres-

sions. M. Homolle eut l'avantage de reprendre les fouilles et d'en recueillir les fruits.

Malgré les difficultés que lui créait constamment la modicité des allocations — le système des petits paquets ne vaut pas mieux en matière archéologique qu'en affaires coloniales — il avança avec méthode le déblaiement du grand temple d'Apollon et de tout son entourage sacré. Puis il entama les ruines des édifices commerciaux sur la plage, et, enfin, il a pu nous montrer le magnifique début des fouilles dans la ville proprement dite. Nous avons tous emporté cette conviction, qu'après le déblaiement total, la Grèce possèdera une Pompéï, pourvu qu'on fasse les frais de la conservation des ruines et il faudrait y songer dès à présent. Cinq maisons seulement sont mises au jour, avec leurs peintures, leurs marbres; nous avons circulé entre leurs murailles intactes; les colonnes de marbre sont debout sur le pavé de la mosaïque.

Pour Délos, pas plus que pour Delphes, M. Homolle et ses collaborateurs (1) n'ont fait aucune réclame. La foule qui connaît le moindre vaudevilliste, ignore leurs noms. De rares amis de l'antiquité classique apprécient seuls l'importance de leurs découvertes : La topographie de l'enceinte

(1) Parmi lesquels je citerai M. Georges Doublet, professeur au lycée de Nice et M. Durrbach, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, tous deux membres de notre Société archéologique du midi de la France. Au sujet de ce dernier, le rapport de M Homolle s'exprime en ces termes : « Je dois surtout, M. le Ministre, signaler à votre attention les services exceptionnels que m'a rendus, pendant toute cette campagne, M. Durrbach, membre de l'Ecole d'Athènes. Il a partagé tous mes travaux, été de moitié dans toutes mes fatigues ; il a rendu possible l'exécution de plus d'un projet que sans lui j'aurais dû abandonner. Il s'est appliqué à mon œuvre avec le même intérêt, la même ardeur que si elle eût été la sienne propre. Je ne puis assez dire toutes les obligations que je lui ai et la part qui lui revient dans le succès. » (1886).

sacrée et des abords est maintenant établie ; deux mille inscriptions nous racontent l'histoire de cette île, où la foule venait de toutes parts tenir ses grandes foires, accomplir solennellement les cérémonies religieuses, et charmer ses loisirs au théâtre et au stade. Etrangère aux luttes qui désolaient les peuples, Délos vit ses monuments se multiplier et s'enrichir depuis les guerres médiques jusqu'à Mithridate. Port de transit et entrepôt, elle eut un jour Ostie et Pouzzoles pour rivales, et la ruine de son commerce, coïncidant avec la chute de sa religion, la fit rapidement descendre à l'état d'île abandonnée et déserte.

Dans les textes lapidaires revit tout ce long passé et avec quelle abondance de renseignements ! par exemple, on apprend que les Egyptiens et les Syriens avaient à Délos de grandes compagnies de commerce et de navigation. On a les comptes de l'administration sacrée, de la fabrique, dirions-nous ; l'inventaire des offrandes et mille menus détails précieux pour l'histoire de l'art : les procédés pour entretenir toutes choses en bon état, la peinture des yeux, des cheveux, des vêtements des statues, la mixture pour polir le marbre, une autre pour donner à la chair un ton ivoirin, etc.

Il reste encore dans l'île de grandes surfaces à fouiller : la ville dont j'ai parlé et le lac sacré qui doit contenir des statues. Ce lac m'a fait, je l'avoue, éprouver une certaine déception. Imaginez une mare semblable à celle que nous avons souvent à côté de nos métairies ! Pour compléter la ressemblance, quelques bœufs paissaient aux alentours, fort surpris de notre arrivée et nous fixant longuement de leurs yeux sans expression, tandis que des cochons noirs s'éloignaient en grognant.

Disparue la majesté du lac aux ondes éblouissantes, disparu le palmier aux feuilles d'or, au pied duquel Latone se reposa ; disparu le fleuve, l'Inopus, qui jadis coulait à plein bords.

Cependant le soleil est déjà haut et la sirène du *Sénégal* fait entendre ses appels retentissants. Nous revenons lentement, à travers de maigres pâtures, l'œil attentif à nos pas, car nous avons aperçu une grosse vipère immobile parmi les marbres épars, et un de nos camarades, entomologiste zélé, a fait ample moisson de scorpions. Il se réjouit même de la capture de la grande scolopendre dont la piqûre est mortelle dans ces climats. Ces vilaines bêtes se cachent sous de larges et beaux pieds de mandragore, qui s'étalent parmi les anémones rouges et jaunes, les œillets roses, les coquelicots volumineux.

Nous quittons Délos. De nouveau nous sommes secoués par les vagues aux pointes blanches dont les embruns s'envolent et se parent des couleurs fugitives de l'arc-en-ciel. On hisse nos barques et, pendant notre tardif déjeuner, le *Sénégal* évolue pour sortir du détroit. Bientôt il peut mettre le cap sur Syra.

IX

LE RETOUR. — ESCALE A SYRA. — ADIEUX A LA GRÈCE. — LES DÉTROITS DE MESSINE ET DE BONIFACIO. — LA TEMPÊTE.

Nous laisserons M. Homolle à Syra. Nous devons lui exprimer notre reconnaissance pour les services rendus à la science et à la patrie; nous avons été ses disciples, pendant les jours qu'il nous a consacrés, et si notre expédition a trouvé partout le terrain bien préparé, c'est à lui que nous le devons ; c'est lui qui nous a obtenu les faveurs du gouvernement et, par exemple, la suppression *absolue* de toute visite douanière !

Les passagers réunis dans le grand salon, M. Duval, avocat général à la Cour de cassation, prend le premier la parole; un sympathique vétéran de notre Université, M. Pressard, ajoute quelques mots, enfin M. le professeur Nicole, de Genève, parle au nom des étrangers... M. Homolle répond avec une émotion mal contenue. Il rapporte tout l'honneur à l'Ecole d'Athènes, « dont le rôle si grand par les mérites et les travaux des ses membres, est si petit dans le budget français. On n'a aucune idée en France de la peine que prend l'Ecole pour rivaliser avec les institutions analogues entretenues somptueusement par les autres nations », et M. Homolle continue avec une modestie que l'on sent sincère et qui provoque le respect. On vide en son honneur une coupe de champagne et l'on débarque.

Syra est une île autrement importante que le reste de l'archipel. Sa capitale compte plus de vingt mille habitants; c'est, par conséquent, une des grandes cités du royaume et de plus un port excellent. Nous avons pu approcher du quai et autour de nous des navires en nombre marquaient l'activité du commerce local.

La ville se présente sur deux collines pointues que les maisons couvrent jusqu'au sommet; l'aspect est original et rappelle le panorama d'Alger. En bas, le long de la mer, s'étend un très long quartier neuf et, sur les hauteurs, s'étale la vieille ville sillonnée de rues ou plutôt d'escaliers étroits qui serpentent étrangement, dominés par les larges balcons et les avant-corps des habitations bleues, jaunes, roses. Après avoir perdu, aux environs de trois cents, le compte des marches, nous avons grimpé jusqu'à la cathédrale latine qui domine la pyramide. Aucune ville grecque n'a autant de catholiques.

Nous avons observé peu de détails intéressants : je ne trouve guère à rappeler que la fabrication des mousselines dont la peinture occupe à domicile bon nombre de jeunes filles qu'elles ont voulu très gentiment condescendre à nos désirs et se laisser photographier. Leurs étoffes, d'une ornementation fleurie assez jolie, mais pas très artistique, forment ces voiles dont les femmes du peuple s'enveloppent la tête et le bas de la figure lorsqu'elles ont gardé le costume national.

A sept heures du soir, nous quittons définitivement la Grèce. Tout est réglé pour nous permettre de voir au grand jour ses pointes méridionales, le détroit de Messine, celui de Bonifacio. Nous devons débarquer en France à la première heure du quatrième matin. Notre plan, on va le voir, n'a pas été rempli exactement.

Nous sommes passés, au soleil levant, devant la grande île de Cérigo. Ces côtes mornes et désolées, le plus triste pays que nous ayons encore aperçu, c'est Cythère ! Vénus, au sortir des eaux, fut portée là par les zéphirs, dans un char de coquillage nacré. Là, elle eut son temple primitif et ses fêtes internationales. Là, se plaisait Hélène, la plus belle des Grecques. Quel contraste entre le passé légendaire et la réalité contemporaine.

Nous fouillons, à l'aide de nos lorgnettes, le golfe au

fond duquel est le peu qui reste de Sparte. Là plus qu'ailleurs, les ruines elles-mêmes ont péri. Quelques heures plus tard, nous doublions le cap de Ténare, une des portes de l'enfer. La Grèce se perd bientôt à l'horizon et nous sommes, pour le reste du jour, seuls en pleine mer.

Le lendemain, de bon matin, nous longeons les côtes de l'Italie et de la Sicile. Nous sommes assez près pour voir le détail des campagnes bien cultivées, les villas éparpillées, les usines aux cheminées monumentales, le train au blanc panache, qui s'arrête aux stations; ici, Reggio, dominée par son château et étalant ses maisons roses et ses vergers; là, Messine, contre la montagne majestueuse, avec, au premier plan, sa forteresse et le champ de bataille, où nous apercevons distinctement la garnison à l'exercice, et, à côté, le grand port, entouré de ses docks.

Vers dix heures, nous allons près du Stromboli, que notre commandant nous laisse le temps de bien observer.

Nous avons maintenant un temps admirable ; la Méditerranée a son bleu de cobalt incomparable ; un souffle tiède agite à peine l'air. C'est à merveille, car ce soir on entendra un grand concert au profit de la Société de secours aux naufragés. La dunette d'arrière est transformée en salon magnifique, avec cet art consommé qui caractérise la marine. L'équipage a fait à Syra provision de feuillage; aidé par de gentilles dames, il a tressé des guirlandes, tendu le plafond et les côtés avec le jeu des pavillons du navire. Les mécaniciens ont rivalisé pour la confection des panoplies d'armes et d'outils. Partout brilleront les feux électriques.

Un programme des plus séduisants tint toutes ses promesses. Le speech de M. Larroumet nous prêchant la charité, cette vertu que les Grecs n'avaient pas soupçonnée, et qui est l'idéal chrétien, fut couvert de bravos et délia sérieusement nos bourses. Puis on dansa, et, tandis que le *Sénégal* s'embrasait, fantastique, dans la pourpre rutilante des feux de Bengale, et que les fusées multicolores se croi-

saient dans notre ciel, un punch d'honneur était offert au commandant Rebuffat et à ses officiers, qui avaient bien mérité notre reconnaissante sympathie.

A minuit, nous avons regagné nos cabines, et notre machine, après avoir ralenti son mouvement pour favoriser notre soirée, reprenait sa grande vitesse.

Le lendemain, au fond de cette même salle de fête, privée à peine de quelques ornements trop mondains, était dressé un autel et on disait la messe. Mais le temps était bien changé ; le mistral soufflait fort, et, pendant que le prêtre officiait, que de belles voix chantaient les prières et que M. l'abbé Bertrin, de l'Institut catholique de Paris, parlait, en fin lettré, de la tolérance, le vent ronflait, faisait claquer les toiles et sifflait dans les cordages.

A partir de ce moment, le mistral ne fit que croître. Au sortir des bouches de Bonifacio, en vue de cet écueil où la *Sémillante* se perdit en 1855 avec ses huit cents hommes de notre armée d'Orient, nous trouvâmes la tempête. La mer n'était pas démontée, le roulis était modéré, mais de grandissimes vagues se succédaient à de courts intervalles. Régulièrement, le *Sénégal* plongeait et redressait la tête, son hélice se trouvait hors de l'eau, animée d'une vitesse folle qui faisait trembler le navire au même instant où l'avant embarquait des paquets d'eau, masses d'émeraude qui se brisaient en écume blanche et resplendissaient sous les rayons du soleil.

Le pont n'avait plus qu'un nombre restreint de passagers. A l'heure du repas, la cloche retentissait en vain dans la batterie, une trentaine de convives seulement sur deux cents buvaient à la santé des camarades !

Le *Sénégal*, avec ce vent contraire, ne filait que huit nœuds. Il fut même nécessaire de tourner les îles d'Hyères pour se mettre à l'abri. L'espoir de pouvoir débarquer à La Ciotat s'évanouit...

Quand nous arrivâmes tardivement en face de Marseille,

le port était consigné. Le superbe coup d'œil de la grande cité, lorsque nous passâmes devant elle pour aller au-delà chercher le calme dans la rade de l'Estaque, ne parut pas à tout le monde une compensation suffisante d'un retard préjudiciable à bien des intérêts.

A ce moment, les esprits s'aigrissaient et prenaient en grippe la mer ; on insultait le *port* de Marseille, où l'on est bloqué au départ, où l'on ne peut rentrer quand on revient!

Le déjeuner fut lamentable, la cuisine du *Sénégal* mauvaise pour la première fois. Heureusement, vers quatre heures, le vent tomba et nous pûmes gagner le goulet. Le remorqueur vint, par une manœuvre audacieuse, recevoir notre amarre, et, à six heures, nous touchions aux pontons. Au milieu des embarras du débarquement, de la visite impitoyable de la douane, nous nous serrons les mains et nous disons au revoir.

« Heureux qui comme Ulysse a fait un bon voyage,
« ou comme celui-là qui conquit la toison,
« et puis est retourné plein d'usage et raison
« vivre entre ses parents le reste de son âge ! »

Ainsi parlait notre vieux poète, Joachim du Bellay ; mais de son temps les voyages n'étaient guère plus faciles ni plus rapides qu'à l'époque lointaine où vivait le fils illustre de Laërte. Aujourd'hui, sans fatigues ni dangers, en quelques moments,

nous voyons tous ces lieux dont les brillants destins
occupent la mémoire ou les yeux des humains,

Et il n'est personne qui ne m'approuve de garder, au fond du cœur, la douce espérance de quelques voyages encore et surtout d'un retour en Grèce.

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

Les origines de l'excursion. — Marseille et le Mistral. — A bord du *Sénégal*. — Plaisirs et travaux des passagers. — Entrée dans le golfe de Corinthe..... 5

Débarquement à Itea. — Le Parnasse entrevu. — Route de Delphes. — Ascension de la Voie sacrée. — Le temple d'Apollon et son entourage. — Une surprise au théâtre. — Le lunch dans le bois sacré d'Athéna. — Le Musée. — Les discours. — La pluie..... 17

Katakolo, le port des raisins de Corinthe. — Route d'Olympie. — Arrivée sous la pluie. — Le Musée. — L'enceinte sacrée. — Le Panthéon de l'Hellénisme..... 29

Nauplie. — Christ est ressuscité. — Argos. — Mycènes. — Tirynthe. — La France acclamée..... 38

Le temple du cap Sunium — Le Pirée. — Athènes. — Les jeux olympiques. — La visite des antiquités. — L'Acropole..... 46

Le Musée central et le Musée de l'Acropole..... 57

L'école française d'Athènes..... 64

L'île de Délos..... 70

Le retour. — Escale à Syra. — Adieux à la Grèce. — Les détroits de Messine et de Bonifacio. — La tempête..... 78

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE